

**Histoire de l'Eglise Evangélique Luthérienne
REVEIL ET SEPARATION.**

**Histoire de l'Eglise Evangélique Luthérienne
Synode de France et de Belgique.**

PLAN DE L'ETUDE

I. Les combats antérieurs pour l'orthodoxie luthérienne.

- a) Le 16ème Siècle et la Formule de Concorde.
- b) Le 17ème Siècle et la marée rationaliste.

II. Influences des mouvements revivalistes.

- a) Le Réveil en pays francophones.
- b) Le Réveil luthérien en pays allemands et aux USA.

III. Le Réveil luthérien et la séparation en Alsace.

- a) La phase protestataire.
- b) Les communautés libres.
- c) Le Synode et son histoire à partir de 1927

IV. Références biographiques.

Avant - propos

On ne peut pas faire l'histoire d'une Eglise sans en évoquer les racines et le contexte historique dans lequel elle a vu le jour et dans lequel elle a vécu. Les deux mots qui figurent dans le titre de cet exposé le montrent d'emblée. L'E.E.L.-S.F.B. se rattache dans ses origines et dans son histoire à des structures ecclésiastiques antérieures et parallèles, et les événements et les courants de pensée théologiques de l'époque, ainsi d'ailleurs que tout ce qui fait le tissu de l'histoire antérieure, se répercutent dans sa genèse. Son histoire ne peut pas se comprendre si on ne connaît pas celle de l'E.C.A.A.L. - dont elle s'est séparée - et si on ignore la situation de léthargie spirituelle et de vide confessionnel de l'ensemble des Eglises et notamment des Eglises protestantes de nos pays, et leur inféodation à l'esprit du temps au début du XIX^e siècle. Cela ne veut naturellement pas dire que nous attribuons l'évolution des choses que nous relatons simplement à des facteurs sociaux et humains, à la loi de l'histoire. Nous restons convaincus que c'est Dieu, le Seigneur qui

fait l'histoire de son troupeau à travers le temps présent, mais il se sert souvent, pour la faire, d'éléments de son cadre de vie, et d'hommes dont les intentions personnelles ne sont pas toujours et nécessairement dans le sens de Sa volonté. Il sait fort bien se servir aussi du conseil de ses ennemis...

**I. Coup d'oeil sur les luttes antérieures
concernant l'identité doctrinale au sein des
Eglises Luthériennes**

Le Réveil et la Séparation ayant eu pour motivation essentielle des questions d'enseignement, il peut être utile de rappeler, au moins dans les grandes lignes, ce que furent les combats antérieurs pour le maintien de l'orthodoxie confessionnelle luthérienne à laquelle les pères de nos églises se sont référés. Sans revenir sur l'histoire de la Réformation elle-même, qui

est évidemment un chapitre à part, dans cette perspective, nous nous appliquerons à évoquer ici les deux grandes phases de ce combat.

1° le 16° siècle luthérien et la Formule de Concordie

A peine Martin Luther avait-il disparu de la scène, en 1546, que des déviations doctrinales se dessinèrent dans le monde des théologiens réformateurs allemands. Insidieusement d'abord dans le milieu théologique de Wittenberg, autour de Philippe Melancton, contemporain et compagnon d'armes du Réformateur.

Philippe Melancton (1497-1560) était un esprit cultivé, humaniste éminent et adepte convaincu de la Réforme. Sans aucun doute également chrétien sincèrement attaché à la vérité biblique. Mais il n'avait pas la profondeur d'esprit de Luther, ni la hardiesse dans l'affirmation de ses convictions qui caractérisait le grand Réformateur. Il avait, certes, joué un rôle capital dans la rédaction de la Confession d'Augsbourg et dans l'"Apologie" de ce document, mais déjà à l'époque il était enclin à faire des concessions pour sauvegarder ce qu'il considérait comme essentiel. Et discrètement d'abord, puis de plus en plus ouvertement après la mort de Luther, il essaya de formuler les affirmations relatives aux dissensus doctrinaux d'une manière moins agressive donc moins nette. Sans doute était-il très préoccupé de faire ainsi tout ce qui était possible pour maintenir - ou pour rétablir - l'unité de l'église chrétienne, et au moins la cohésion de celles issues du mouvement de la Réformation, sans doute redoutait-il aussi la violence des heurts et les affrontements qui menaçaient dans le domaine politique, mais il est à penser qu'il voulait prendre des égards aussi pour certaines traditions d'interprétation des textes bibliques et pour certains usages établis.

Ce fut le cas, pour citer des choses précises, pour les doctrines concernant le mérite des oeuvres en vue du salut et le libre-arbitre. Un mot, malheureux sans doute, de Melancton, et justifiable avec de sérieuses réserves seulement, allait ouvrir la porte aux querelles "majoristes" (nommées ainsi parce que l'un des protagonistes étaient le théologien G. Major 1502-1574). Se référant à l'allégation que les oeuvres

étaient "nécessaires" au salut, Major allait mettre en cause le principe biblique - et anti-romain - de la sola gratia. Dans la foulée, on allait même s'engager également vers la position pélagienne que défendait jadis Erasme, comme quoi l'homme, dans ses dispositions naturelles, avait la capacité et pouvait avoir la volonté de produire certaines oeuvres qui le prédisposeraient à la justification. Il y eut évidemment des réactions. Elles furent particulièrement vives chez Flacius, l'Illyrien (1520-1586) qui, malheureusement, dépassa, dans l'ardeur du combat, l'autre limite scripturaire, en affirmant que le péché originel n'était pas qu'un "accident" survenu pour le genre humain par la chute, mais qu'il était bel et bien de la "substance" même de l'être humain.

Il y avait aussi, à l'époque, après le désastre des troupes des princes protestants en face de Charles Quint à Mühlberg (1546) l'épouvantail d'un étouffement total de la Réformation en Allemagne, et certains se trouvèrent heureux de voir l'empereur, déçu de ses relations avec le pape, se contenter d'imposer ce que l'histoire connaît sous le nom d'"Intérim": des essais, tout provisoires, de rétablir dans les territoires de l'Empire la cohésion de l'Eglise moyennant des concessions mutuelles. Du côté romain, on devait admettre que les protestants communient sous les deux espèces et que les pasteurs puissent se marier. Du côté protestant, on devait rétablir la messe, l'usage des sept sacrements et l'autorité de la hiérarchie romaine. L'"Intérim d'Augsbourg", atténué quelque peu par l'"Intérim de Leipzig", fut imposé comme une loi impériale et fonctionna entre autre à Strasbourg, où la cathédrale fut rendue au culte romain, mais le malheur fut que les théologiens de Wittenberg, les "Philippistes", finirent par qualifier ces "Intérim" de tolérables: qu'il ne s'agissait en l'occurrence que d'adiaphoras. Et cela souleva une nouvelle querelle.

Le régime des "Intérim" fut de courte durée. La convention de Passau (1552) et la mise en oeuvre de la paix d'Augsbourg (1555) mirent fin à ce qui n'était accepté vraiment ni d'un côté ni de l'autre, mais il restait que l'unanimité, parmi les théologiens luthériens étaient profondément ébranlée. Et si les atermoiements étaient naturellement exploités sans vergogne par les polémistes catholiques, le doute s'installait dans le camp protestant. Entre temps, l'Eglise romaine avait d'ailleurs tenu son Concile pour fixer son dogme face aux "hérésies" de la Réforme. Prévu à Mantoue dès

1537, il s'est réuni finalement, en sessions souvent interrompues par des événements politiques, de 1547 à 1564 à Trente. Alors qu'il aurait dû être, selon la volonté de l'Empereur, un concile "oecuménique" - avec participation de théologiens protestants - il n'a abouti que sur le résultat de donner une forme systématique à l'enseignement de l'Eglise romaine et à anathémiser tout ce qui lui était contraire.

Parallèlement, des incertitudes et des tractations se firent jour dans le monde protestant entre les Luthériens et les Réformés, zwingliens et calvinistes. Du temps de Luther des tentatives plus ou moins imposées par certains princes soucieux d'unité sur le plan des alliances, avaient eu lieu. A Marbourg, en 1528, l'essai de dépasser le dissensus au sujet de la Cène, entre Luther et Zwingli, s'était soldé par un échec. Le colloque de Wittenberg, en 1536, par contre, permit de rallier les théologiens de l'Allemagne du Sud, parmi eux Bucer de Strasbourg, à une position nettement "luthérienne", mais les "Suisse" refusèrent de les suivre. Après la mort de Luther, vers 1560, les tentatives reprirent de plus belle et quelquefois de manière très sournoise du côté calviniste. Notamment à Wittenberg, où Melancton et son parti permirent aux thèses dites "crypto-calvinistes" de supplanter petit à petit la ligne doctrinale pure du Réformateur. Pire que cela: il s'était formé un véritable clan politique qui faisait croire au Prince électeur de Saxe qu'on restait bien luthérien, tout en sapant l'édifice doctrinal en y introduisant entre autres les hérésies réformées concernant la présence réelle sous les espèces de la Cène et l'ubiquité du corps de Christ.

Comme ce fut le cas au début du siècle, avec Luther lui-même, le Seigneur sut fort bien intervenir à son heure pour maintenir et défendre la lumière de la vérité évangélique remise sur le chandelier. Il suscita, à l'heure critique, des outils de son choix. Au bouillant Flacius, déjà mentionné, il ajouta, entre autres l'"autre Martin", comme l'appelèrent les Catholiques, Martin Chemnitz (1522-1586). Avant lui déjà, un Wurtembergeois, Johann Andreas (1528-1590) avait donné l'alerte, mais il fallut du temps pour que le fruit de ces saines réactions mûrisse. De textes en textes, de confrontations en colloques, notamment entre Andreas et Chemnitz, on ajouta aux "affirmativa" les antithèses condamnables, et c'est ainsi que se dégagèrent de ces combats la Formule de Concorde de 1577.

Nous n'entrerons pas ici dans une étude de ce document fondamental parmi les écrits symboliques de l'Eglise Luthérienne. Il faut cependant dire que 1577 est du fait de cette publication une date capitale pour l'histoire de la dogmatique gnesio-luthérienne et de l'unité reconquise de son monde théologique, face aux canons du Concile de Trente et aux prétentions des Calvinistes qui cherchaient progressivement à supplanter le luthéranisme jusque dans les places fortes et dans les foyers qui l'avaient vu naître. Grâce aux travaux de Chemnitz en particulier, la Formule de Concorde est marquante aussi pour l'évolution du travail dogmatique dans les églises luthériennes. Alors que jusque là les articles de foi étaient développés et formulés un peu au hasard des circonstances et des querelles suscitées par les déviations surprenantes, selon une méthode empirique et uniquement pragmatique, on assiste de plus en plus, à partir de là, à une systématisation de l'enseignement, dans lequel apparaissent des affirmations de base qui paraissent évidentes à tous, antérieurement, telles celles concernant l'inspiration et l'autorité fondamentale des Ecritures Saintes.

Quel rôle a joué dans tout cela la politique? Sans doute y avait-il, chez certains, une arrière-pensée dans ce domaine. La paix d'Augsbourg, de 1555, qui assurait aux protestants le libre exercice de leur culte dans leur pays précisait bien qu'elle ne visait que les adeptes de la Confession d'Augsbourg. Il n'y était pas fait mention de ceux de confessions autres. Tant et si bien que les menées calvinistes devaient forcément être camouflées, couvertes par des déclarations aussi fausses que formelles, de l'acceptation de la Confession d'Augsbourg. Mais ce fut aussi pour les princes protestants, qui voulaient sauvegarder l'acquis de la Réformation, une nécessité impérieuse: ils devaient tout faire pour qu'en haut lieu, ni l'empereur ni le Pape ne puissent trouver un motif de dénoncer les accords de paix.

Nous noterons encore ici le rôle joué dans cette première phase du combat pour l'orthodoxie par Johann Marbach (1521-1581) de Strasbourg. Marbach, aux convictions profondément luthériennes, et souvent en désaccord avec les autorités civiles de la ville, de tendance plutôt bucérienne, en profita pour ancrer solidement l'église de Strasbourg dans le monde luthérien orthodoxe, faisant déclarer finalement formellement caduque, par les autorités, la

Tetrapolitaine à laquelle on s'était rallié en 1530. La ville d'Empire reçut ainsi le statut et le profil caractéristique de ville acquise pleinement au luthéranisme pur et dur. Ce fut Marbach aussi qui, par son combat obstiné contre l'Interim, fit rétablir le culte luthérien dans diverses églises qui avaient été rendues aux Catholiques. C'est ainsi que la cathédrale redevint lieu de culte protestant en 1561.

2° Le combat pour l'orthodoxie au XVII^e siècle

La paix d'Augsbourg de 1555 n'allait pas protéger partout les protestants. Ponctuellement des voisins catholiques puissants intervinrent, souvent pour des motifs futiles ou mensongers, et avec impunité, dans des petites seigneuries, pour imposer le retour au catholicisme. Ce furent surtout les Jésuites qui se firent les artisans de cette besogne sournoise et l'histoire de Haguenau, sur le plan religieux, est particulièrement édifiante à ce sujet. Mais ce fut un incident politique - la défenestration de Prague - qui allait fournir le détonateur pour la guerre dite de Trente Ans. En fait il s'agit d'une longue série de guerres où les oppositions religieuses restaient sans doute présentes, mais où elles devinrent souvent des prétextes à des règlements de comptes et aux luttes d'influence entre princes allemands d'une part, l'empereur et les puissances étrangères de l'autre, où les alliances se faisaient ou se défaisaient au gré des équilibres, certains acteurs redoutant avant tout une prééminence trop marquée de l'un ou l'autre parti. En toile de fond, la papauté prétendait garder, sans s'engager militairement, le bénéfice de ces querelles, mais il y avait aussi le roi de France qui avait intérêt à voir l'Empire décimé par cette guerre fratricide terrible et souvent absurde.

Le résultat fut, dans un certain nombre de pays allemands, grands ou petits, la fin du protestantisme, mais ce fut davantage encore dans presque tous les pays, une véritable désertification. Humaine, matérielle et spirituelle. La population n'était plus, en 1648, selon des études dignes de foi, que le quart de ce qu'elle fut au début du siècle! Les terres étaient livrées à l'abandon. Et dans un monde où la torture et les rapines étaient d'usage courant, les moeurs étaient tombées à un niveau de dépravation inimaginable. C'était pour les pays allemands la fin

d'une époque de prospérité et de culture. La vie spirituelle ne subsistait plus que dans les foyers qui étaient restés tant soit peu intacts, et notamment dans les régions qui avaient connu l'éveil de la foi par l'Evangile. C'est là que s'est épanoui, comme par un miracle, avec des gens comme Paul Gerhardt (1607-1676), la période faste du choral luthérien, profondément empreint de la confiance en Dieu et chantant admirablement les vérités du salut. Mais il est évident que cette longue et épouvantable épreuve n'avait pas favorisé le travail de maturation de l'enseignement que la génération précédente avait entrepris. Quand sévissaient les événements guerriers - ou les épidémies de peste - rayant parfois de la carte des villages entiers, c'est à peine si l'on pouvait trouver la ressource de dire des paroles de réconfort pour les mourants et de consolation pour les rares survivants.

Pourtant la théologie eut son oasis, dans ce désert. Un homme émergea, dont le travail est resté jusqu'à ce jour, sur les sentiers de la dogmatique gnésio-luthérienne, un guide. C'est Johann Gerhard (1582-1637). Alors que la plupart des facultés avaient mis leurs travaux en veilleuse, cet homme, aussi profondément pieux qu'érudit, put, malgré une santé souvent défaillante, formuler d'une manière remarquable la somme de la théologie luthérienne. Ses "Loci" (une oeuvre cyclopéenne en 9 volumes), qui n'avaient a priori aucune intention d'élaborer une construction systématique, eurent le mérite de mettre en évidence la sensationnelle cohérence d'un enseignement basé foncièrement et en tous points sur les Saintes Ecritures. Et il y avait en cela même l'argument le plus puissant et le plus convaincant, autant contre les erreurs romaines que contre les déviations nouvelles. L'exposé simple et positif, irénique et sans parti pris polémique, des affirmations y apporte toujours à nouveau la preuve désarmante d'être dans l'évidence. Aussi la parution de cette oeuvre, en 1621, en pleine guerre, fit une profonde impression, et elle est restée pendant des siècles et jusqu'à ce jour une référence.

La tourmente allait quand même toucher à sa fin. En 1648 furent signés les traités de Westphalie. Pour la situation religieuse des différents pays le statu quo ante, avec référence à la date de 1624, devait être rétabli. Cela donnait un avantage évident, en particulier en Allemagne du Sud, aux Catholiques qui y avaient rétabli, dans la première phase de la guerre, les droits de l'Eglise romaine dans plusieurs régions acquises à la

Réforme. Dans ces pays les "édits de restitution" obligeaient les seigneurs protestants à renoncer à tous les biens qui avaient été aliénés et qui devaient servir à l'entretien des églises et du clergé protestant. Mais dans l'ensemble, les traités garantissaient, là où la Réforme était établie en 1624, l'entière liberté du culte. Aux minorités religieuses, là où elles existaient, était consenti le droit (!) d'émigrer ou alors celui de rester en s'abstenant de toute activité publique du culte. En plus, par rapport à la situation antérieure, des droits égaux étaient consentis aussi aux Réformés. Mentionnons ici que les traités de Westphalie n'ont jamais été acceptés par Rome!

Mais très vite les querelles et les tiraillements allaient reprendre au sein des églises de la Réforme au niveau de la théologie. Les menées crypto-calvinistes reprirent vigoureusement, et toujours avec le même aspect déloyal, dans les villes et pays luthériens, où, affirmant le respect de la Confession d'Augsbourg, on lui substituait sous cape les doctrines réformées. Mais les choses allaient s'aggraver avec Georg Calixt (1586-1656). Formé dans le cadre de facultés aux vues beaucoup plus larges, notamment de celle de Helmstedt, ce théologien allait devenir l'avocat du syncrétisme. Tout en prétendant rester attaché aux convictions particulières de son église d'origine, il propageait la notion que les différentes confessions chrétiennes puisaient toutes leurs affirmations doctrinales - et pouvaient se référer toutes - à l'enseignement de l'église primitive des cinq premiers siècles. Qu'elles avaient finalement toutes le droit d'exister et qu'il convenait de le leur reconnaître sans réserve aucune. Calixt et ses partisans défendaient ainsi la thèse que la révélation n'était pas l'apanage des Saintes Ecritures mais qu'elle se manifestait également dans les traditions et dans la raison humaine qui les interprétait. Si, aujourd'hui, on les considère volontiers comme les précurseurs et les prophètes de l'unionisme, il est certain qu'à l'époque ils préparèrent, en cultivant une indifférence croissante vis-à-vis des confessions, l'éclosion du mépris que leur portèrent, par la suite, les philosophes - et les théologiens - du siècle des lumières.

Un argument favori, qu'on retrouve chez les "syncrétistes" tout comme chez les détracteurs ultérieurs de l'orthodoxie, fut l'affirmation, en particulier de côté des luthériens orthodoxes dont nous allons parler par la suite, et déjà, selon les partisans de

Calixt, chez leurs prédécesseurs du siècle précédent, qu'il y avait un manque grave d'équilibre entre l'importance accordée aux dogmes par rapport à la vie pratique des croyants. Qu'ils manquaient de souci pastoral... et de charité! Sans doute cette disproportion pouvait elle être apparente. Mais elle avait, dans une certaine mesure une justification, étant donné l'enjeu des controverses. Mais là où les "syncrétistes" étaient manifestement de mauvaise foi, c'est quand ils fouillaient dans la vie personnelle de leurs adversaires pour y souligner ce qui leur semblait en désaccord avec l'éthique chrétienne. Ils s'y appliquèrent particulièrement pour les trois théologiens orthodoxes que nous évoquerons parmi ceux qui relevèrent le défi vis-à-vis du syncrétisme.

En premier lieu, il faut citer Abraham Calov (1612-1686), un gros travailleur et esprit méthodique qui contribua beaucoup, par ses oeuvres, à la systématisation des études de théologie. Il fut le porte-parole de l'orthodoxie contre Calixt, notamment au colloque de Torun (Thorn) en Pologne. Le roi de Pologne avait organisé cette rencontre en 1645, en vue de reconstituer dans son pays l'unité des églises chrétiennes. Y participaient de nombreux théologiens catholiques sous la direction d'un Jésuite, hostile à toute concession de son côté, des réformés qui avaient reformulé, à l'occasion, leur confession de foi, des frères moraves qui comptaient dans leur délégation l'éminent pédagogue Comenius et des luthériens. En face des catholiques les différents partis protestants étaient loin d'être unis, et même parmi les luthériens les clivages entre Calixt et Calov en particulier étaient manifestes. Tant et si bien que, loin d'aboutir dans le sens attendu par le roi de Pologne, le dissensus doctrinal s'envenima dans le monde protestant. Les "querelles syncrétistes" qui couvaient déjà avant, allaient se durcir et dominer dans le monde théologique jusqu'à la mort de Calov en 1686.

A côté de Calov, il faut citer, parmi les théologiens gnésio-luthériens le Strasbourgeois Johann Konrad Dannhauer (1603-1666). Dannhauer fut un vaillant défenseur du luthéranisme, aussi bien contre le papisme et le calvinisme que contre le syncrétisme, mais à côté de ses écrits polémiques très approfondis, il a laissé aussi une série de prédications sur le catéchisme qui révèlent un souci très vif pour la vie chrétienne des fidèles. A mentionner encore dans cette équipe de théologiens orthodoxes du XVII^e siècle

Andreas Quenstedt (1617-1688), un homme aux formulations très sûres et très précises qui, tout en restant volontiers à l'arrière-plan des discussions eut une influence certaine sur la maturation de l'édifice doctrinal luthérien.

Une clarification radicale et durable n'intervint cependant pas dans ces querelles. Si d'une part, le syncrétisme fit tomber dans une désaffection croissante et durable le souci confessionnel chez beaucoup et favorisa directement l'érosion de l'autorité des Saintes Ecritures, il permit d'autre part l'éclosion et le développement du piétisme. Le piétisme qui restait dans ses débuts encore assez nettement luthérien et qui, pour l'Alsacien Philippe Jakob Spener (1635-1705), prétendait simplement déplacer le centre de gravité de l'activité ecclésiologique vers l'avancement de la piété dans la vie des croyants, allait devenir de plus en plus anti-doctrinaire. Et le souci de développer et de mettre en relief la vie spirituelle et la piété des vrais "convertis", allait aboutir à l'éclosion d'un monde "conventiculaire" et une espèce de psychose très rapidement pharisaïque. Souvent ce furent d'ailleurs, notamment dans les campagnes alsaciennes, les frères moraves qui en recueillirent les fruits.

Un dernier sursaut de l'orthodoxie se situe dans le combat que mena, aussi bien contre l'unionisme naissant et le piétisme a-confessionnel qui en découle que contre le retour agressif du catholicisme, notamment en Saxe, Valentin Löscher (1673-1749). Ses écrits, denses et inspirés d'une saine piété, dont l'un, d'ailleurs, est dirigé déjà, en la personne de Christian Wolff (1679-1754) contre l'intrusion de la philosophie des sciences dans la théologie, ont eu, bien plus tard une influence évidente, mais, autant Löscher apparaît encore dans la ligne de l'orthodoxie luthérienne, autant son oeuvre fut le chant du cygne de cette épopée. Ce qui en restait, menacé également, il est vrai, par le dessèchement, à la suite des combats interminables qui étaient à mener autant contre toutes ces déviations que contre l'indifférence confessionnelle croissante, allait finir par s'user. A la fin du XVII^e siècle et tout au long du siècle suivant, il en restait bien quelques survivances, par exemple à Strasbourg, mais le rationalisme, favorisé par la marée philosophique du siècle des lumières, allait menacer d'enlever les derniers bastions.

A la fin du XVIII^e siècle, les Eglises protestantes étaient donc dans une crise d'identité. Du fait sans doute de ce passé et du contexte historique, mais aussi des bouillonnements spirituels et politiques de la pré- et de la vraie révolution et des guerres qui allaient s'allumer sur le continent européen.

Je pense ici moins aux églises de la "Vieille France" qui, à peine tolérées, n'avaient qu'une existence semi-clandestine et qui, pour justifier leur droit à ce minimum, devaient maintenir davantage leur assise doctrinale. Mais là où les églises avaient une existence légale, la philosophie du siècle des lumières, ayant pénétré la théologie, avait altéré profondément leur message. Sous ses différentes formes, l'idéologie humaniste (cette idolâtrie chronique des hommes qui finit toujours par resurgir) sapait l'autorité de la Parole de Dieu. D'une part, il y avait le rationalisme virulent, excessif et souvent blasphémateur (à la Voltaire, Diderot et autres Encyclopédistes) qui contestait l'enseignement de l'Eglise jusqu'à nier les attributs essentiels (et quelquefois l'existence) de Dieu, mais qui davantage et plus généralement, mettait en cause sa vérité et sa miséricorde. De l'autre côté, c'était le rationalisme romantique qui, dans les survivances de l'enthousiasme piétiste, et bientôt sur les traces de Rousseau, affirmait la bonté foncière de l'homme, seul maître, en dernière analyse, de sa "foi" et de sa morale. Pour beaucoup de gens tombés dans ce panneau, les principes de la religion se résumaient dans les mots "in" de l'époque: vertu, progrès, immortalité...

La Révolution dans ses débuts avait donné aux protestants français un peu d'espace et de libertés. Mais bientôt, dans ses développements, elle allait tirer argument de l'abandon général de l'autorité divine des Ecritures Sainte dans les Eglises, et elle allait faire de la décadence de l'enseignement et de la spiritualité chrétienne une institution. Le culte de l'Etre Suprême, de la Raison déifiée, allait devenir (avec des crises aiguës d'intolérance) le culte d'Etat qui devait supplanter toutes les croyances "obscurantistes" antérieures. Le clergé allait être décimé par les abjurations, par les persécutions et par la Terreur. Mais dans le peuple des Eglises, cette forme d'athéisme et cette idolâtrie de circonstance n'avait pas encore

II. Les Eglises en pays francophone à la veille

du Réveil

tellement de prise et quand, au lendemain des excès et des longues années de désordre et de guerre, il put se ressaisir, le piétisme (romantique et enthousiaste sur les bords) trouva un terrain favorable. Ce fut, au début du XIX^e siècle, semble-t-il, une vague de fond (et excessive aussi) de ce besoin indéfinissable de religion, une révolte contre la raison pure. Même dans le clergé on cherchait, pour s'attacher à eux (à défaut de formulation précises de l'enseignement), des produits (et quelquefois des excroissances) d'un spiritualisme souvent aberrant. A titre d'exemple, signalons le penchant qu'avait Oberlin* - pasteur "luthérien" du Ban de la Roche - pour la physiognomie de Lavater (et par-delà pour Swedenborg), pour le mesmérisme, voire pour un peu de spiritisme. Cette tendance aux divagations pseudo-intellectuelles, dans ce domaine, se manifestait jusque dans les affaires politiques de l'Europe du temps. Une figure typique de l'époque fut une certaine baronne d'origine balte, Mme de Krüdener* qui, "convertie" (selon le vocabulaire revivaliste) sans doute au contact des frères moraves, fonda un cercle d'études bibliques où, de Heidelberg à Paris, elle eut comme participant assidu le Tsar Alexandre de Russie. On estime que ce fut elle qui l'incita à donner à l'ordre nouveau créé par les traités de 1815, la dénomination de "Sainte Alliance". Cette dame, nous allons la retrouver dans l'histoire du Réveil...!

C'est dans cette atmosphère un peu trouble, irréaliste, où les rêves millénaristes de gens d'église se mêlaient à la politique, que se situe (après les troubles et agitations révolutionnaires et guerriers qui ensanglantèrent les pays) le Réveil. Du moins sur le continent européen: en Angleterre, il était survenu avant, par Wesley et le méthodisme. Ses premières manifestations dans nos pays de langue française, nous les trouvons en Suisse, à Genève. Retenons-en quelques faits saillants.

D'abord pour dire qu'à Genève l'Eglise dite nationale, héritière directe de Calvin et de son essai théocratique, avait sombré vers 1800 dans une sclérose inquiétante. L'appareil administratif, le Consistoire, lié au gouvernement de la ville, subsistait, mais c'était la toute-puissante Compagnie des Pasteurs qui avait en main, pratiquement, les affaires de l'Eglise. Et cette Compagnie n'était préoccupée de l'enseignement que d'une manière académique, au niveau des débats universitaires. Au niveau de la vie des Eglises, on n'attachait plus aucune importance aux Confessions de foi. Cela, certes, a permis l'établissement dans la ville de Calvin d'autres cultes protestants, luthérien et anglican notamment, mais cette indifférence confessionnelle avait un effet néfaste sur le peuple de l'Eglise qui était devenu, du moins dans certaines couches sociales, largement perméable aux retombées de la philosophie rationaliste. Voltaire, qui était tout proche à Ferney, et Rousseau, de ses différents lieux d'exil... ou d'accueil, influençaient davantage la vie pratique des Genevois que les prêches dominicaux, et cela malgré des démêlés homériques de ces "penseurs" avec les autorités civiles et spirituelles. Chez beaucoup, il ne restait pas grand-chose de l'attachement à la Parole de Christ et à la vraie vie chrétienne. L'Evangile, selon les affirmations du Pasteur Amédée Lullin, c'était pour eux l' "affaire du bon sens de tous", tout simplement. Tout ce qui dépassait ce "pur bon sens" était mis au rancart. "On avait rendu le christianisme presque raisonnable" écrit Vinet*. C'est-à-dire qu'on en avait fait une émanation de la raison humaine. "Mais, ajoute Vinet, chose singulière, quand il est ainsi raisonnable, il n'a plus aucune vigueur". La question peut se poser aussi autrement: Est-ce encore le christianisme? Certes, quelques bribes de la foi véritable étaient restées vivantes à Genève aussi. Tout au long du XVIII^e siècle, on a vu des prédicateurs qui annonçaient encore l'essentiel de l'Evangile mais, dans les grandes Eglises, tout cela se perdait sans effet marquant dans la foule des auditeurs de plus en plus clairsemée, et c'est dans les foyers familiaux, chez les gens simples, que le Seigneur oeuvrait davantage, à travers Sa Parole, pour garder, malgré la léthargie quasi générale, son petit troupeau.

Le premier indice palpable d'un vrai réveil religieux est lié à l'influence des frères moraves. Le comte de Zinzendorf* visita Genève et y prêcha. Mais il se heurta très vite à la résistance des autorités et des

foules, ameutées par les pasteurs, et il dut quitter la ville sous les jets de pierre. C'était vers 1750. Et ce ne fut qu'aux environs de 1810 que quelques étudiants en théologie se firent remarquer par une opposition manifeste au laxisme doctrinal et moral qui régnait dans les Eglises. Ils créèrent la "Société des Amis". Il y avait parmi eux un esprit très remuant qu'on va trouver un peu partout par la suite: Ami Bost*, et un garçon un peu instable, mais sensible et très doué: Empaytaz*. Bientôt va se pointer aussi l'inévitable et excentrique Mme de Krüdener, compromettante au possible à Genève. Et puis il s'y trouvaient les Wesleyens, animés d'un zèle débordant pour l'évangélisation, mais aussi d'un brin d'impérialisme britannique: Haldane, plus tard H. Drummond. Sans doute ne serait-il pas resté grand chose de ces "mouvements" si ne s'y étaient associés des gens à l'esprit plus consistant comme Gausson* et Malan*.

En face des querelles et les procès intentés par la Compagnie des Pasteurs, une nécessité se dégagait bientôt pour tous ceux qui voulaient s'attacher à un enseignement clairement biblique et chrétien: interdits de chaire, sanctionnés quelquefois par le gouvernement qui prenait le parti de la Compagnie, ils durent se résoudre à envisager la création de communautés indépendantes plus ou moins orthodoxes, et pratiquant une discipline doctrinale, se référant, pour donner une assise juridique à leur existence, aux Confessions. On avait, un peu pour les besoins de la cause, réédité la Confession Helvétique. C'était en 1817, année du 3^e centenaire de la publication des 95 thèses de Luther, à Wittenberg.

B. Rapports avec le Réveil en Alsace

Comme bien l'on pense, ces premières églises protestantes, sur le continent européen, de caractère libre, indépendantes du pouvoir civil, et aspirant à l'orthodoxie, eurent une histoire fort agitée. Elles eurent à subir les vagues de persécutions de la part des autorités religieuses et civiles du pays, mais le peuple aussi se montra hostile. On appelait leurs adeptes les "momiers", ce qui veut dire à peu près comédiens. Mais le plus grave pour elles, c'était que leur base n'était guère assurée. Des "inspirés" de toutes nuances et des envoyés de nombreuses sectes essayèrent de s'y introduire, d'y accaparer les bonnes volontés et de ...semer la pagaille. Si bien que certains esprits sérieux (Malan entre autres) hésitèrent à s'y associer. Ainsi l'Eglise dite du Bourg-de-Four, fondée en 1817 par

Empaytaz et quelques amis, devint un foyer de conflits et de schismes. Malan finit par fonder en 1820 une autre communauté indépendante, la "Chapelle du Témoignage" qui s'affirmait également orthodoxe, mais qui fut vigoureusement attaquée par Empaytaz et ses amis.

Nous ne prétendons pas faire ici l'histoire de cette période du Réveil genevois, période confuse, mais on peut en dégager les traits caractéristiques du Réveil en pays latins:

a) Le retour aux notions d'inerrance et d'autorité de la Parole de Dieu, et, en corollaire, la nécessité de la formation et de l'engagement ferme des prédicateurs. Est moins perçue la compréhension de la Parole de Dieu comme moyen de grâce, comme outil de la miséricorde et comme "véhicule" de l'Esprit.

b) L'approfondissement des notions de conversion et de piété personnelles. L'Eglise est comprise avant tout comme l'assemblée visible des "convertis", s'appliquant à une piété de tendance légaliste, et moins comme le troupeau du Seigneur, que Dieu seul connaît dans ses vrais contours. Les communautés seront des "églises/associations" de professants, pratiquant une discipline très stricte.

c) La volonté débordante d'être actif dans la communauté et pour la propagation de l'Evangile du salut en Jésus-Christ.

Si nous avons évoqué cette histoire ici, dans la perspective de l'histoire de notre Eglise, c'est qu'en 1832, en plein dans cette fermentation d'idées, F. Th. Horning* fit des études complémentaires de théologie à Genève, après avoir soutenu à Strasbourg sa thèse de bachelier. Sans doute garda-t-il le souvenir de ce temps et en fut-il influencé. Mais c'est par d'autres canaux que le Réveil genevois allait davantage influencer les gens du Réveil luthérien en Alsace.

L'Eglise protestante de France commençait à peine à se reconstituer après la longue période de

clandestinité totale, quand éclata la Révolution et survinrent les tempêtes de la Terreur et des guerres de l'Empire. Officiellement, c'est-à-dire théoriquement, l'attachement aux Confessions de foi et notamment à la Confession de La Rochelle y était plus prononcé qu'à Genève. Ainsi quand, à la Faculté de Montauban, un professeur se hasarda en 1812 à mettre en doute la doctrine de la Trinité, ce fut un tollé. Il dut se rétracter publiquement, après qu'on l'eut mis en accusation, en référence expresse aux Articles Organiques de 1802! Mais au niveau des prédicateurs et peut-être aussi du peuple de l'Eglise, on avait bien moins conscience de ces problèmes.

Il faut bien se rendre compte aussi que la traversée du désert avait été longue, que beaucoup de pasteurs n'avaient qu'une formation très douteuse et que le culte de la Raison avait passé par là, emboîtant le pas aux idées du temps et au rationalisme. Le clergé n'avait généralement plus la constance doctrinale des siècles passés, et la Terreur Blanche qui avait permis, sous prétexte de réaction contre les principes de la Révolution, de persécuter les protestants qui les avaient salués avec enthousiasme, avait brisé le jeune élan. La loi de Germinal an X, en d'autres termes les Articles Organiques de 1802 avaient donné une existence administrative à l'Eglise Réformée et lui avaient permis de s'organiser. Mais vivant dans la dispersion et étant maintenue volontiers dans cette dispersion par Napoléon qui ne tenait pas à se trouver en face d'un groupe social compact, elle eut de la peine à trouver une cohésion spirituelle. D'autant plus qu'elle eut à subir les influences d'évangélistes de toutes nuances, et quelquefois sectaires. Ce furent notamment, à côté des méthodistes anglais, les gens du Réveil genevois qui vinrent y travailler de Valenciennes à Bayonne. Mentionnons quelques noms: Pyt*, Ami Bost, Felix Neff*. Mais ce qui nous intéresse ici, ce sont les points de contact de ce mouvement de Réveil avec le Réveil luthérien en Alsace, - qui était province française en ce temps-là!

L'un de ces points furent les écoles créées par le Réveil. C'est là un aspect un peu particulier et peut-être oublié du Réveil en France où l'école était depuis toujours sous la houlette du clergé romain. Il fallut pour les protestants partir de zéro, pour créer un système parallèle d'éducation, qui ne se concevait encore que dans le cadre des Eglises. Outre la faculté de théologie déjà mentionnée, on fonda en 1844 deux écoles

normales d'Etat protestantes, à Courbevoie et à Boissy-Saint-Léger. Mais avant déjà, des oeuvres privées, fruits du Réveil, avaient vu le jour. A Sainte Foy s'était ouverte ainsi dès 1818 une école normale pour filles. En 1842, vint s'y joindre une "colonie agricole", collège à vocation rurale pour les jeunes campagnards. Et c'est là qu'enseigna de 1835 à 1842 Magnus*, un candidat au ministère alsacien, futur compagnon de Horning. Il a été dans la pléiade des pasteurs du Réveil alsacien l'homme d'une grande élévation d'esprit, érudit, ayant une bonne plume, rédacteur attitré des lettres d'information et de protestation et des pétitions du Réveil en Alsace. Le point de départ de cette vocation se situe sans doute à Sainte Foy...

L'autre point de contact fut Paris. L'Eglise luthérienne y était partie intégrante de l'Eglise de la Confession d'Augsbourg reconnue et officiellement organisée par les Articles Organiques. Sans tarder, avait été créée la paroisse des Billettes, rattachée à l'Inspection du Temple-Neuf et dotée de deux pasteurs, l'un d'origine alsacienne Goepf*, et Boissard*. Cuvier*, de la famille du naturaliste montbéliardais, fut nommé troisième pasteur en 1830. Malgré la crise théologique de l'éminent P. Verny*, mort en 1854, cette Eglise était très attachée à l'orthodoxie et plus particulièrement à celle de caractère confessionnel. On retrouve souvent ce trait dans les communautés minoritaires. A Paris, l'Eglise Luthérienne n'aurait pas eu de justification à son existence, à côté des Réformés, si elle n'avait pas mis l'accent sur ses Confessions spécifiques et notamment sur la Confession d'Augsbourg. Cet aspect de l'Eglise Luthérienne de Paris allait avoir du poids du côté du Réveil alsacien. Surtout quand le Pasteur Louis Meyer* fut nommé à Paris. Cet homme fut un ami et un allié précieux de Horning, et un défenseur de sa cause au Directoire, surtout dans le combat contre le rationalisme de Colani à la Faculté sur lequel nous reviendrons. Magnus qui avait déjà été mis au courant du Réveil à Sainte Foy, fut pasteur auxiliaire à Paris de 1842 à 1844, avant de revenir en Alsace. C'est là sans doute qu'il prit conscience d'une façon plus évidente qu'un réveil véritable devait avoir aussi un fondement solide par son enseignement. Il fallait une théologie bien définie et limpide. Et en plus une discipline doctrinale, avec de nettes références. Ce n'est qu'ainsi qu'une Eglise peut se défendre contre l'influence des groupes revivalistes et des sectes. Signalons en passant, car cela aussi est important pour l'histoire du Réveil en Alsace, le poids

qu'avait dans tous ces mouvements, l'activité diaconale. En particulier celle de la toute petite Eglise luthérienne de Paris. Ce n'est que par le truchement de telles oeuvres qu'elle put s'étendre dans la capitale et prendre pied dans de nouveaux quartiers (Saint Marcel). Cet aspect diaconal se répercutera aussi sur le Réveil alsacien.

III. Le Réveil dans les Eglises Luthériennes en pays de langue allemande et le Luthéranisme confessionnel en Amérique

L'Allemagne n'était pas en ce début du XIX^e siècle ce qu'elle est aujourd'hui. Il est vrai que dans le Saint Empire Romain Germanique, où jadis une mosaïque de mini-seigneuries côtoyaient déjà des entités politiques un peu plus grandes, une certaine unification s'était faite au profit de quelques royaumes et duchés: Napoléon avait passé par là! Il n'empêche que, dans ces Etats allemands, qui étaient nombreux et séparés entre eux par des frontières, chacun avait ses lois, en particulier en ce qui concernait l'Eglise et sa vie. Mais si dans les pays traditionnellement catholiques, comme la Bavière, l'Eglise avait gardé pratiquement son identité et son autorité, ce n'était plus le cas dans ceux où les Eglises étaient protestantes. Partout, quel qu'en fût le régime de tutelle (elles étaient partout Eglises d'Etat en vertu de l'ancienne maxime *Cujus regio ejus religio*), et quelle qu'en fût jadis la tendance confessionnelle, elles étaient toutes minées par le rationalisme et le laxisme chez les enseignants et les responsables, par une indifférence croissante dans la masse du peuple. La "Aufklärung" y avait bien fait son oeuvre... Rien ne vaut, pour s'en rendre compte, l'aveu que nous trouvons dans les autobiographies des gens de l'époque. Nous évoquerons celles de deux d'hommes que nous allons rencontrer par la suite: Brunn*, le futur pasteur de la première communauté luthérienne libre de Hesse et Zorn*, qui devint plus tard un théologien et pasteur très populaire du Synode du Missouri.

Brunn raconte que, bien qu'il fût fils de pasteur (son père avait été aumônier du château des ducs de Nassau), il n'eut "pas le moindre contact avec la vérité chrétienne, ni avec aucun chrétien croyant jusqu'à l'âge de dix-huit ans". Que, dans l'enseignement religieux, le Christ, Moïse et Socrate étaient tous

évoqués au même titre comme de grands sages et initiateurs de religions de l'Antiquité, mais on ne soufflait mot d'aucune vérité biblique. Etudiant en théologie à Leipzig d'abord, il reconnaît que Luther lui est resté étranger tout au long de son séjour à l'université et que ce n'est qu'incidemment, par des contacts personnels et quasiment dans la clandestinité, qu'il put se familiariser avec les rudiments de la foi chrétienne.

Zorn, né en 1842 et également fils de pasteur, fit des études de théologie et devint pasteur en restant, de son propre aveu, carrément incroyant. Les principes, selon lesquels il entendait vivre et agir étaient les suivants:

- a) Il y a un être divin.
- b) Il y a, au-delà de la mort, une survie de l'âme.
- c) Le bonheur dans cet au-delà s'acquiert par une vie vertueuse.

Le rôle de la religion, dans cette "philosophie", ne pouvait être que de faire progresser les gens dans la vertu. Stöckhardt*, qui l'a vécue aussi, évoquant cette époque, résume ainsi cette "religion": a) Providence divine: il y a un bon Père qui réside au-dessus des nuages. b) Vertu et progrès dans la vertu: idéal humaniste. c) Eternité: une vie éternelle heureuse sera la récompense des vertueux.

Cela peut paraître surprenant, dans ces conditions, mais le miracle s'est produit: curieusement, c'est en même temps, ou presque - et sans interférence apparente au moins, - que s'allumèrent, dans divers coins du pays, des foyers de réveil spirituel.

Comment? Presque partout on trouve encore dans le peuple des survivances, des bribes de foi simplement évangélique. On a appelé cela des "bénédictions à retardement pour la fidélité des générations passées". Elles sont plus vivaces dans le piétisme. Des groupes de prière ont survécu, constitués de gens qui, prenant conscience de leur misère, étaient en recherche. Il y eut des pasteurs aussi qui, soucieux de leur responsabilité, étaient confrontés avec ces foyers où couvaient, dans les cendres, des tisons. D'aucuns s'égarèrent dans les brouillards spiritualistes et mystiques, souvent fantaisistes, mais d'autres, par contre, cherchaient dans les Confessions de l'Eglise et dans la littérature théologique et d'édification produite par les siècles de l'Orthodoxie. On redécouvrit Luther

et les Orthodoxes des XVI^e et XVII^e siècles. Et cela non pas dans les facultés mais dans les presbytères. On relut les textes confessionnels et on déterra les liturgies de jadis. Et Dieu donna à certains qui relisaient sa Parole une puissance de conviction qui remua les foules. Et on s'y mit à relire les livres de Johannes Arndt* et de Schaitberger*, le conducteur spirituel des émigrés de Salzbourg. Tous n'acquiescèrent pas. Partout où se produisit le Réveil, il y eut des remous, et l'opposition très rapidement se leva. Elle trouva partout un appui auprès des autorités civiles (qui étaient aussi les régents des Eglises, ne l'oublions pas) qui prétendaient assurer "l'ordre", en sanctionnant les "fauteurs de trouble". Mais le mouvement était né, il allait prendre son train.

Commençons par le commencement: la date de 1817, tricentenaire de la Réformation, est sans doute, comme nous l'avons vu pour Genève, un signal général. Partout on entend "marquer le coup"! D'une part, et cela peut paraître à première vue négatif, ce qui couve depuis longtemps dans les dossiers des administrations, dans les ministères des cultes ou dans les directoires des Eglises veut se traduire en ordonnances et en lois. On veut faire l'union des Eglises protestantes, et sur fond de rationalisme et d'indifférence doctrinale se développe un chauvinisme panprotestant (et anticatholique sur les bords). Voilà que souffle le vent de l'unionisme, qui est pour beaucoup de gens un essai de "sauver les meubles ...protestants" en face d'une Eglise Catholique qui, elle, ne s'effrite pas, mais reste monolithique et devient agressive quand sonne l'heure de la commémoration de la Réforme. En Prusse et dans les pays rattachés à la Prusse, c'est le roi Frédéric Guillaume III* qui se fait le champion de l'union. Ses ancêtres, il y a deux siècles, se sont convertis du luthéranisme au calvinisme. A l'époque, l'Eglise restée luthérienne avait refusé de suivre le mouvement, mais depuis, le rationalisme avait fait son oeuvre et, dans l'indifférence doctrinale désormais acquise, les esprits semblaient mûrs pour un amalgame édulcoré. Le roi, personnellement très pieux, espérait devenir l'unificateur - un autre Réformateur! - et reprendre ainsi dans une main enthousiaste les destins de l'Eglise unie de son pays. Dans beaucoup d'autres pays (les uns pour ne pas être en reste, d'autres parce qu'ils n'attendaient qu'un bon prétexte), on imita l'exemple prussien. Ainsi au pays de Hesse-Nassau, dès 1817, au pays de Bade en 1821, et ailleurs encore. Et dans d'autres pays, où elle ne fut pas formellement

déclarée, l'union s'installa impunément, à la même époque, dans les esprits, et dans la pratique de la vie des Eglises....

Mais en même temps, et en réaction à cela, cette décision du roi de Prusse fut le détonateur qui mit en mouvement la résistance orthodoxe luthérienne. Du fait de la disparité des pays et des frontières, l'histoire de cette résistance est très confuse. On ne peut que dégager les épisodes locaux. C'est ce que nous allons faire, toujours avec le souci de comprendre l'influence de ces mouvements divers, sur la situation en Alsace.

Signalons d'abord ce qui s'est passé au royaume de Saxe. En plusieurs foyers, des groupes de Luthériens s'étaient constitués aux environs de 1820 autour d'un pasteur Stephan*, qui desservait une paroisse d'anciens émigrés moraves vivant à Dresde, lui-même étant d'origine morave et transfuge, avec ses parents, de l'Eglise catholique. Les autorités et aussi une fraction importante du clergé lui contestèrent le droit de s'opposer à l'Union qui se pratiquait, et les chefs du mouvement de résistance (Stephan lui-même et de jeunes pasteurs acquis au Réveil parmi lesquels on relève le nom de C.F.W Walther*) furent cités devant les tribunaux, sanctionnés, voire suspendus de leurs fonctions. L'idée d'émigrer, qui avait germé dans l'esprit de Stephan, fit son chemin, et en 1838 huit cents personnes, sous sa conduite spirituelle et matérielle, quittèrent l'Allemagne et s'embarquèrent à Bremerhaven, sur cinq bateaux, affrétés spécialement, pour chercher asile et liberté de culte aux Etats-Unis. Ce groupe, nous le retrouverons dans l'histoire du Synode du Missouri dont il fut le noyau initial.

En d'autres pays sous domination prussienne et en particulier à Breslau couvait, depuis 1810, mais surtout à partir de 1817 la "querelle des liturgies". Selon le plan des autorités (la Silésie était alors rattachée à la Prusse), la liturgie devait accomplir ce que les théologiens n'arrivaient pas à réaliser dans leurs discussions: faire l'union et permettre à tous de se retrouver dans le même culte. Mais ce fut justement cet aspect qui souleva dans cette province la résistance. En particulier pour la liturgie de la Sainte Cène. Cette résistance annihila un premier élan des efforts de l'unionisme. Mais en 1830, année du tricentenaire de la Confession d'Augsbourg, le roi voulut user de son autorité pour imposer sa volonté aux rebelles. Et bien que le décret original fût aménagé, il n'y eut cette fois-

ci pas d'apaisement. Scheibel*, qui était au départ l'âme de l'orthodoxie luthérienne, dut renoncer à ses importantes fonctions dans l'Eglise et quitter le pays. Ce fut une période très dure pour les partisans de l'ancienne liturgie luthérienne qui, outre ce dossier, en ouvrirent un autre. Ils estimèrent que le statut même d'Eglise d'Etat n'était pas conforme aux Ecritures, surtout dans la situation du moment. A l'enseignement correct devait correspondre une organisation conforme à cet enseignement. Malgré les persécutions, il se forma une église dissidente, indépendante du pouvoir de l'Etat, mais qui se concevait toujours comme une église multitudiniste! Telle est l'origine des "Alt-Lutheraner" qui eurent avec Scheibel, un théologien, un initiateur, avec Huschke* un juriste, un organisateur de talent, (mais qui fit de la hiérarchie ecclésiastique et d'une constitution hiérarchique un shiboleth), et avec Kellner*, homme pieux et merveilleux pasteur d'âmes, un martyr. Dans la paroisse de ce dernier, à Hönigern, le pouvoir appliqua le système des dragonnades tristement célèbres, et Kellner fut mis en prison de 1835 à 1841. Dans l'intervalle, d'autres groupes d'émigrants s'étaient constitués et étaient partis vers l'Amérique, avec le Pasteur Grabau*, et vers l'Australie, avec Oster*, un Alsacien dont nous aurons à reparler. Le groupe restant, connu aussi sous l'étiquette "Breslauer", finit par être reconnu en 1845. Il eut à vaincre de nombreuses dissensions internes, mais survécut 125 ans, jusqu'à ce que, après la dernière guerre, en 1972, ses paroisses ouest-allemandes se fondirent dans la S.E.L.K. dont elles constituèrent l'élément numérique le plus important. Dans l'ancienne R.D.A., les "Alt-Lutheraner" qui continuaient à y former un corps ecclésiastique indépendant ont rejoint également entre-temps la S.E.L.K. Par Scheibel surtout, qui était en contact avec les gens du Réveil en Alsace, ce mouvement, qui avait des adeptes aussi au pays de Bade, surtout avec l'éminent prédicateur Max Frommel*, bien connu en Alsace par ses écrits, influença profondément Horning et ses amis. C'est plus spécialement l'oeuvre missionnaire de la "Mission Evangélique Luthérienne de Leipzig", dans laquelle l'église de Scheibel était très active qui devint un lien vivant avec le mouvement du Réveil en Alsace.

En Hesse-Nassau, se situe un autre foyer important du Réveil confessionnel luthérien. Toujours en opposition avec l'unionisme qui avait réussi à effacer, sinon la conscience confessionnelle, du moins les frontières entre les Confessions, et à susciter une

Eglise unie ("Konsensusunion") un homme, tout seul d'abord, mais qui put s'adjoindre avec l'aide de Dieu et par sa puissance de conviction des groupes de fidèles et des pasteurs qui le secondèrent, fut l'initiateur du mouvement. Il s'agit de Brunn. Nous avons déjà parlé de lui au sujet de la situation spirituelle des églises de son temps. Prêchant dès 1842 le Réveil à Runkel, il finit en 1846 par se séparer de l'Eglise Unie d'Etat et par constituer, avec 26 familles, une communauté luthérienne indépendante, la première dans l'ancienne Allemagne de l'Ouest. Là aussi, les autorités réagirent en l'expulsant du pays, mais en 1848, l'année de la "révolution", ces mesures furent annulées et il se retrouva à Steeden où, dès 1849, on construisit une église et un presbytère. Le mouvement s'étendit et essaima dans d'autres pays d'Allemagne du Sud, en Sarre, en Rhénanie et au pays de Bade. Une Conférence Pastorale Rhénane se constitua, mais ce groupe ne fut pas épargné par les luttes intestines. Il rejoignit d'abord les "AltLutheraner" (1852), mais les querelles soulevées dans ce groupement ecclésiastique se répercutèrent sur les bords du Rhin. Brunn et ses compagnons durent s'en séparer en raison d'un dissensus dans les questions du ministère et de l'Eglise. De même, il se trouva isolé par rapport à Löhe* qui développait en Bavière, sur ces mêmes questions, une théologie romanisante. Dans cette même Bavière où les développements étaient prometteurs au début, les progrès furent brutalement stoppés par des rivalités de personnes. Tant et si bien que Brunn se retrouva pratiquement seul, avec des contacts uniquement lointains, par-delà les frontières avec le renouveau du mouvement saxon, et par-delà l'Atlantique avec le Synode du Missouri. Après la défection de Löhe qui, pendant les premières années de l'histoire du Synode du Missouri fut le pourvoyeur en jeunes gens disposés pour le ministère, formés sommairement et envoyés à Perry County près de Saint-Louis, ce fut Brunn qui prit la relève. On estime à 200 le nombre d'adolescents qu'il envoya aux Etats-Unis pour des études de théologie. Il créa à Steeden un "petit séminaire" et approvisionna Saint-Louis en candidats au ministère...

Avec Brunn, un nouveau pas important dut encore être franchi: si jusque-là la séparation ne concernait que les Eglises unies, le fait que certains groupes ralliés à lui se trouvaient confrontés à des Eglises nominalement luthériennes, mais marquées très fort par le rationalisme et le laxisme, l'obligea à rompre les amarres aussi avec ces Eglises "nationales

luthériennes" (Landeskirchen). Ce fut une décision qui mit à l'épreuve très durement sa conscience, mais il lui était impossible de la contourner, et c'est par elle que les Eglises confessionnelles d'Allemagne du Sud apportèrent une contribution clarifiante au débat.

Mais cet épisode se situe en un temps où déjà, en Saxe, une évolution se dessinait. Que se passait-il là-bas? Les Luthériens, restés en place après l'exode de 1838, n'avaient plus de pasteurs pour s'occuper d'eux. Ils étaient cependant en relations épistolaires, très difficiles à l'époque, avec leurs frères émigrés du jeune Synode du Missouri. Pour garder vivant ce contact, ils constituèrent des associations, les "Lutheraner-vereine". Ils tenaient des réunions qui ne prétendaient pas suppléer aux cultes et que des laïcs, quelquefois des gens très simples, des ouvriers ou des mineurs du Erzgebirge, présidaient. Soucieux de garder vivant l'héritage confessionnel, au milieu d'une église nominalement luthérienne mais ouverte à tout vent d'opinion, ils se nourrissaient de la littérature venue d'outre-Atlantique et se mirent à chercher conseil auprès de Brunn. En 1868 se posa pour eux, d'une façon plus aiguë la question de la participation à la Cène avec les "unionistes". En 1871 survint celle de l'engagement confessionnel des pasteurs qui, lors de leur ordination, n'étaient plus tenus de promettre fidélité aux Confessions de l'Eglise. Puis ce fut la loi réorganisant l'état-civil qui fit problème. Jusque-là les églises avaient en main cet état-civil qui identifiait naissance et...baptême. Quand l'enregistrement des naissances devint prérogative des autorités civiles, en 1876, nombreux furent les parents qui ne firent plus baptiser les enfants. Fallait-il admettre à la Cène ceux qui méprisaient ainsi le Baptême? La loi en faisait obligation aux pasteurs. Il y en eut qui refusèrent. La situation devenait intenable..., et c'est alors qu'on appela un pasteur missourien, Ruhland*, pour sortir de l'impasse. Avec quelques ralliés saxons, dont G. Stöckhardt, et des missionnaires des Indes rapatriés parce qu'ils avaient eu maille à partir (toujours sur des questions doctrinales) avec la direction - luthérienne! - de la Mission de Leipzig, on créa, avec Brunn, en 1877 l'Eglise Evangélique Luthérienne Libre en Saxe et d'autres pays. Dès son origine, elle fut en communion de chaire et d'autel avec le Synode du Missouri... C'est elle qui, dans les anciennes provinces de la RDA subsiste jusqu'à ce jour, alors que, à l'Ouest, elle fut absorbée par la S.E.L.K., en 1972.

Pour être exhaustif, il faudrait parler en outre de Löhe qui, à plusieurs reprises, était sur le point de rompre avec son Eglise luthérienne en Bavière, mais qui, au moment décisif, après avoir souvent influencé positivement d'autres combattants, en Amérique et en Hesse, trouva toujours une échappatoire pour éluder la décision. Il faut dire cependant que cet homme éminent par sa profondeur et son zèle, a eu un rôle très important pour le Réveil luthérien. Ses traités et ses recherches en matière de liturgie eurent partout de profondes répercussions. Et c'est à son école de diaconesses, à Neuendettelsau que Horning envoya les jeunes filles alsaciennes qui désiraient se mettre au service de la diaconie.

Il faudrait peut-être encore mentionner ce qui, dès 1817, s'était fait par Claus Harms*, à Kiel. Harms joua un rôle important, tout au début du Réveil, par la réédition, en 1817, des 95 thèses de Luther, complétées par 95 autres thèses concernant plus directement les carences dans les domaines de l'enseignement et de la vie des églises de son temps. Homonyme, mais non parent, un autre Harms, prénommé Louis*, se fit un nom par l'oeuvre missionnaire qu'il entreprit à partir de Hermannsburg, où il fonda un séminaire pour ceux qui étaient disposés à se faire envoyer dans le monde avec le message de l'Evangile. On lui doit notamment le démarrage d'une oeuvre en Afrique du Sud qui y survit d'ailleurs. Son entreprise se rattache au Réveil par l'esprit qui l'inspirait, mais aussi par le fait que son frère appelé à la direction après son décès, en 1865, se vit confronté, l'année suivante, par l'annexion du Hanovre par le roi de Prusse, à un unionisme devenu de ce fait très agressif. Un changement introduit dans la liturgie du mariage lui servit de prétexte pour rompre avec son Eglise et pour créer une Eglise Luthérienne Libre de Hanovre. Mais l'oeuvre missionnaire en pâtit et en 1892, sous son successeur, une de ses branches s'installa à Bleckmar et devint par la suite l'oeuvre bien connue par nous.

Mais avant de voir comment l'histoire de notre Eglise est liée de bien des manières à tout ce qui s'est passé au-delà du Rhin (qui était, rappelons-le, jusqu'en 1871 une frontière d'état), voyons ce qui est arrivé en Amérique, aux huit cents émigrés saxons de 1838. C'est en fait l'histoire du Synode du Missouri.

Après un voyage très pénible (un des 5 bateaux sombra corps et biens en plein Atlantique), ils

avaient remonté le Mississippi, dans le Middle-West aux environs du confluent du Missouri avec le Mississippi. La région était déjà occupée par d'autres immigrants européens, allemands également, mais peu favorables à ce renfort que précédait une réputation de fanatisme religieux. Perry County fut le point de débarquement. On s'installa tant bien que mal, et plutôt mal que bien, en attendant les attributions définitives des terres. Mais à peine arrivé, survint pour le groupe une très grave crise spirituelle qui faillit tourner à sa perte: leur conducteur Stephan se révéla totalement indigne de la confiance qu'on avait mise en lui. Démasqué par quelques collègues pasteurs et par un juriste, reconnu coupable de détournements des biens de la communauté et d'une conduite malhonnête vis-à-vis de jeunes filles dont il s'était entouré, il fut obligé de se séparer du groupe. Le pire fut que ces gens étaient terriblement déçus, non pas seulement au point de vue matériel, mais aussi dans leur foi: ils étaient littéralement comme un troupeau que le berger aurait abandonné en plein désert.

C'est dans ces circonstances dramatiques que Dieu donna à ces gens perdus matériellement et profondément affligés spirituellement un guide providentiel. Ce fut C.F.W. Walther, un de ceux qui avaient jusque-là secondé Stephan dans son entreprise. Du fond d'un abîme, pourrait-on dire, et par des études et des recherches théologiques autant que par une intense vie de prière, il découvrit, dans les Ecritures et à travers les oeuvres des Pères de l'Eglise Luthérienne, que l'Eglise de Dieu n'est pas une institution fondée sur des hommes et sur une hiérarchie, mais que c'est bien par eux, les croyants, les enfants de Dieu qui possèdent par la foi le pouvoir des clés, que le Christ fonde et édifie et fait survivre la communauté chrétienne. C'est Lui qui appelle aussi par les fidèles, et qui ordonne ceux qui doivent être leurs bergers. Non, ils n'étaient pas des hors-la-loi, coupés irrémédiablement du corps de l'Eglise. L'Eglise, c'était eux! Par un sursaut incroyable d'énergie et de foi, le groupe se constitua sous la direction de Walther et bientôt avec l'aide de quelques émissaires de Löhe (qui battait le rappel en Allemagne, en faveur de ces Luthériens, parmi lesquels il y avait Wynecken*). Ils entreprirent de constituer d'une façon ordonnée et méthodique un Synode, une communauté de paroisses. C'était en 1847. Ils adoptèrent une Constitution Synodale qui déjà prévoyait une discipline doctrinale très stricte, mais librement et joyeusement consentie.

Il nous est impossible de retracer ici toute l'histoire de cette Eglise. Nous nous contenterons de relever quelques dates marquantes de ses relations avec les Eglises d'Europe et plus particulièrement avec le mouvement confessionnel dont ils furent les champions...

En 1854, ils durent se séparer de Löhe en Bavière, qui les avait approvisionnés en jeunes candidats au ministère. Ils n'étaient plus d'accord avec lui sur la question du ministère et de l'Eglise. Après quelques années, ce fut Brunn qui suppléa à la défaillance de Löhe. Il fut, à partir de 1858, leur partenaire privilégié et, quand se créa, avec l'aide du Pasteur Ruhland du Synode du Missouri, l'Eglise Evangélique Luthérienne Libre de Saxe et autres Etats, ce fut la seule Eglise en Europe à être en pleine communion de chaire et d'autel avec Missouri. Entre-temps le luthéranisme américain était lui-même devenu bipolaire: d'un côté il y avait le "General Council", plutôt libéral et soutenu par la plupart des Eglises et facultés d'Europe, et d'autre part, créée en 1872, la "Synodical Conference" regroupant autour de Missouri quelques Eglises rigoureusement orthodoxes. De longues et douloureuses querelles doctrinales, dont la controverse sur le ministère et l'Eglise et une autre sur la prédestination, firent que le fossé se creusa et fut systématiquement entretenu entre les "Missouriens" et les "anti-Missouriens". Ce profond dissentiment se prolongeait en Europe, et la réprobation dirigée contre le Synode du Missouri fut quasiment générale. A part la Saxe, toutes les églises d'Allemagne, souvent même les "Alt-Lutheraner" contestèrent ses prises de position doctrinales missouriennes, en particulier dans les questions de l'inspiration verbale et de l'autorité inconditionnelle des Ecritures Saintes ainsi que dans celles du ministère. "Missouri" devenait, dans les facultés théologiques et pour les sommités des églises luthériennes de ce côté de l'Océan, synonyme d'obscurantisme.

Pourtant le Synode du Missouri connut une extraordinaire croissance et développa des activités étonnantes, notamment dans le domaine des écoles et des missions, tout en restant très ferme sur toutes les questions de discipline intérieure et de relations inter-églises. En 1932 encore, l'Assemblée Synodale adopta le "Brief Statement" dont une traduction française parut sous le titre: Profession de foi de

l'Eglise Luthérienne. Le Synode du Missouri réaffirmait ainsi son attachement à ses principes doctrinaux. Après la guerre, un certain flottement s'est pourtant installé qui suscita la crise interne de 1969-72 et avait déjà entraîné quelques années auparavant la dissolution de la Conférence Synodale par le départ du Synode du Wisconsin.

Il nous reste maintenant à dire quelles furent les répercussions de tous ces développements sur l'histoire du Réveil en Alsace.

Pour l'histoire du Réveil Luthérien en Alsace, il nous faudrait revenir en arrière, au tournant du siècle, ou plutôt à la veille de la Révolution. La situation politique, et par conséquent celle des Eglises, n'y était comparable ni à celle des terres anciennement françaises, et cela bien que l'Alsace fût française, ni à celle des pays allemands, quoique notre histoire et notre langue fussent étroitement imbriquées dans celles de ces pays. L'Alsace était restée bien davantage qu'outre-Rhin une mosaïque de territoires, plus ou moins grands et dont chacun avait ses traditions et son gouvernement. Il y avait de nombreuses petites seigneuries, des dépendances d'évêchés ou d'abbayes, des propriétés de principautés extérieures (Wurttemberg, Nassau) et un certain nombre de villes libres (Strasbourg ville "impériale" plus particulièrement, englobait une bonne quarantaine de villages sans continuité territoriale) ou encore; les villes regroupées dans la Décapole. Les villages ou groupements de villages pouvaient d'ailleurs passer d'une main à l'autre par héritage, cession ou mariage, voire par un simple acte de vente, comme ce fut le cas du Ban-de-la-Roche. Et chacun de ces territoires avait ses lois et son organisation ecclésiastique qui déterminaient non seulement la confession, mais aussi les règles de vie de l'Eglise. Les autorités locales imposaient les liturgies et appelaient les pasteurs. Comme grandes "unités" luthériennes dans cette

perspective, il faut mentionner la ville de Strasbourg avec ses dépendances, Hanau-Lichtenberg, avec une quarantaine de petites villes et villages, Colmar, et les territoires des Wurtembergois liés au Pays de Montbéliard. Mais il y en avait d'autres. Tout comme il y avait aussi de petits territoires réformés. Le cas de Mulhouse est particulier: la petite ville s'était rattachée à la Confédération Helvétique et était, elle aussi, réformée.

Cette situation était due aux clauses des traités de Westphalie (1648). Par eux était créée une situation très curieuse. En fait, le roi de France devait bien entrer dans les droits de tutelle de ces territoires, droits liés au titre des "comtes d'Alsace", vassaux de l'empereur du Saint Empire Romain Germanique, mais ces droits étaient très mal définis et pratiquement, dans certains domaines, inexistant. Les traités imposaient au roi de France le réveil luthérien en Alsace. On période protestante en particulier des formes ecclésiastiques antérieures. Tant et si bien que la Révocation de l'Edit de Nantes ne pouvait théoriquement rien modifier à la situation des Eglises: les territoires protestants, luthériens et réformés, devaient rester protestants. Sous Louvois, cependant, de très gros efforts de contre-réforme furent entrepris. Par des chicaneries et quelquefois par des coups de force illégaux, souvent aussi par des promesses alléchantes de biens matériels, on essaya d'obtenir des conversions. D'autre part, l'Eglise romaine était partout avantagée par l'administration, et les Jésuites, par leurs entreprises scolaires, purent pénétrer dans plusieurs citadelles de la Réforme, telle que Haguenau. Ici et là, on autorisa des dragonnades. A Strasbourg où, après l'annexion, le prévôt du roi devait être catholique, avec des pouvoirs analogues aux préfets d'aujourd'hui, le harcèlement était particulièrement agressif. Mentionnons à ce sujet l'épisode du "Ammeister" (chef de l'administration locale = maire) Dietrich qui fut menacé, destitué et finalement exilé à Guéret en Auvergne où, malgré toutes les tracasseries, il resta attaché fidèlement à son Eglise Luthérienne. Son testament en est un témoignage émouvant... Cependant, outre quelques villages, l'élément protestant put se maintenir, surtout grâce à une attitude doctrinale qui, à l'exemple de Strasbourg, fut longtemps exemplairement courageuse. Il faut rendre ici honneur au théologien M.Dannhauer*.

Néanmoins, ces Eglises se trouvaient exposées, et fragilisées du fait même de leur manque de

cohésion. Certes, Strasbourg exerçait une espèce de suprématie ou d'attraction, du fait qu'il y avait là de fortes têtes et la faculté, centre de formations de pasteurs. Mais il y avait à côté Hanau-Lichtenberg, qui avait des liens avec d'autres pays allemands, ou Colmar, où les administrations veillaient jalousement à leur indépendance ecclésiastique. Il y avait des liturgies, des recueils de cantiques et des catéchismes différents d'un pays à l'autre et on y cherchait soigneusement à garder les petites seigneuries dans son orbite. Cependant on appelait de préférence des pasteurs formés à Strasbourg. Et aussi longtemps que l'enseignement y fut orthodoxe, les Eglises locales purent se maintenir sur cette ligne.

Les choses changèrent au XVIII^e siècle et notamment à partir des années 1760. Le rationalisme altéra peu à peu l'enseignement donné et le Siècle des Lumières apporta également une libéralisation des mœurs. Dans un certain sens, ce fut pour les Eglises protestantes un avantage, du moins apparent. Elles rencontrèrent de moins en moins d'animosité de la part des administrations royales catholiques. On peut signaler à ce sujet les cérémonies... officielles (en présence d'un représentant du roi!) en l'honneur du maréchal de Saxe, au Temple-Neuf, lors de ses funérailles, et à Saint-Thomas, en 1773, à l'occasion de l'inauguration de son mausolée. Mais du même coup, l'Eglise Luthérienne fut entraînée dans cette crise où elle faillit bien perdre son identité. Si, vis-à-vis des extravagances des Frères Moraves et autres piétistes on s'était vaillamment défendu, sous Froereisen* à Strasbourg en particulier, mais moins en Hanau-Lichtenberg, le laxisme et l'indifférence des uns et l'agressivité antidogmatique des autres finirent par émousser la conscience confessionnelle... et c'est sur une maison à la charpente vermoulue qu'allait souffler la tempête de la Révolution. Le cadre administratif, qui lui assurait jusque-là une façade tomba, les autorités locales qui en étaient le soutien disparaissant. Si dans quelques agglomérations importantes comme Strasbourg et Colmar, un certain ordre subsista, grâce à quelques hommes en vue (Blessig* Koch* ou Pfeffel*) ou, ici où là, grâce à la personnalité du pasteur (au Ban-de-la-Roche par exemple avec le pasteur Oberlin), ce fut la confusion ailleurs. Très vite le rationalisme, avec l'officialisation du culte de la raison et l'exigence de la constitution civile du clergé, remporta de faciles victoires sur... l'"obscurantisme", et faillit tout emporter. Le président du "Kirchenkonvent" de Strasbourg, le Dr. Ph. J. Müller, fut l'un des premiers, en 1793, à abjurer

en termes alambiqués: "Je ne puis être opposé, écrivit-il au maire Monnet, à la réunion de tous les citoyens du culte qui se tient au Temple de la Raison. Si j'ai, par le passé, cédé aux usages reçus, je dois avouer, par respect pour la vérité, que c'était par égard pour les faibles...". D'autres suivirent cet exemple ou s'exilèrent, et tous, malgré tout, furent suspectés.

Ce ne fut qu'après les turbulences de la Terreur et de la révolte des Girondins que s'acheva, sous le Directoire et le Consulat, cette période d'épreuves. Et les différentes Eglises luthériennes d'Alsace, désormais unies, et dans la même barque que celles de Paris et de Montbéliard, se virent octroyer un cadre légal sous la dénomination "Eglise de la Confession d'Augsbourg". Ce furent les Articles Organiques de 1802.

Ces articles, dont on fêtera peut-être bientôt le bicentenaire, sont vraiment à notre époque une curiosité. Une survivance d'un autre temps (qui ne s'est maintenue qu'en Alsace) et qui mériterait d'être étudiée dans un cours d'histoire de l'Eglise, mais ici nous n'en soulignerons que deux aspects:

a) Le nom qui est donné à cette Eglise. Elle est caractérisée comme une entité confessionnelle. C'est vrai que la portée de ce nom a été contestée au sein même de l'Eglise. Certains prétendent que ce n'est qu'une question de forme: sous l'Ancien Régime on appelait les Luthériens les "apparentés de la Confession d'Augsbourg" (= les "Augsburgische Konfessions-verwandte"). Koch, effectivement, estimait que la Confession d'Augsbourg n'était pas une règle de foi, son objet n'était pas d'établir une règle infaillible...en fixant invariablement les termes des vérités évangéliques. Mais d'autres, sans doute avec plus de raison, se référant à la formation de juriste du père de ces articles, Portalis*, à l'époque ministre des cultes du Premier Consul, affirment qu'en droit, une Eglise doit se définir par référence à une confession. A défaut d'une hiérarchie, dont dispose par exemple l'Eglise Catholique, une discipline ne peut y être assurée que par référence à un corpus doctrinae. L'article 4 venait d'ailleurs renforcer ce caractère confessionnel. Il déclare expressément qu' "aucune décision doctrinale ou dogmatique, aucun formulaire sous le titre de confession ou sous tout autre titre ne pourront être publiés ou devenir matière à enseignement avant que le gouvernement n'en ait autorisé la publication ou la promulgation"! On

comprend sans doute que les orthodoxes autour de Horning allaient s'appuyer avec vigueur sur ce nom et sur l'article cité, pour demander que la Confession d'Augsbourg soit l'autorité à laquelle devaient se conformer rigoureusement l'enseignement et les règles de vie de cette Eglise. Ils s'estimaient dans leur droit le plus strict, dans leur combat contre l'intrusion d'autres dogmes, du rationalisme, bien entendu, mais aussi du libéralisme. Et Drion*, membre du Consistoire Général, juriste de formation comme Portalis, devait leur donner raison en affirmant, en 1845, dans un commentaire des Articles Organiques, que "quiconque veut toucher aux dogmes ou les changer, cesse ipso facto de...faire partie de cette Eglise de la Confession d'Augsbourg".

b) L'Eglise ainsi créée était expressément une Eglise d'Etat donc multitudiniste, liée à l'Etat par un concordat. Les autorités civiles en nommaient, sur proposition des organes directeurs, les responsables centraux (Directoire) et les pasteurs. Ceux-ci avaient (et ont encore!) le statut de fonctionnaires rémunérés par le gouvernement, mais soumis du même coup aux exigences de l'Etat. A partir de 1904, pour les Eglises de Paris et de Montbéliard et, en 1918, pour celles des départements "recouverts", ce fut là un problème pour l'Etat devenu laïque, mais le statut fut néanmoins maintenu pour ces derniers, sous la pression du clergé catholique. En compensation de la dépendance de l'Eglise vis-à-vis de l'Etat, elle était "protégée", d'une certaine manière aussi par l'interdiction d'autres cultes. C'est la raison pour laquelle notre Eglise a eu des difficultés pour accéder à une existence légale obtenue seulement en 1986.

Il est indéniable que l'Eglise d'Alsace profita beaucoup de la situation ainsi créée par les Articles Organiques de 1802. Et pas seulement du point de vue matériel. Elle put s'unifier et aussi asseoir son prestige et son monopole dans le monde luthérien français. Le Directoire implanté à Strasbourg rassemblait sous son autorité, au début non seulement toutes les Eglises alsaciennes et mosellanes, antérieurement éparpillées et disparates, mais aussi celles du pays de Montbéliard et de Paris, d'abord rattachée à une inspection de Strasbourg, ultérieurement, après la formation des paroisses de Lyon, d'Elbeuf et d'Algérie, érigée en inspection autonome. Mentionnons ici que, jusqu'à la chute de l'Empire, en 1815, l'Eglise ainsi organisée s'étendait aussi aux Consistoires Généraux de Cologne

et de Mayence.

Voyons maintenant comment se dessina, dans cette Eglise en Alsace et en Moselle, le Réveil. Déjà en 1817, l'année du tricentenaire de la Réformation (la célébration du bicentenaire en 1717 avait été frappée d'interdiction), il y eut, contre les autorités en place, fanatiquement rationalistes à l'image du président du Directoire, Haffner*, certaines voix qui, à Strasbourg, osèrent rappeler l'héritage confessionnel et notamment les doctrines du péché originel et celui de la rédemption par la grâce. Nous citerons Emmerich*, professeur pendant quelques années à la faculté, et Krafft*, "pédagogue", c'est-à-dire directeur des études au Séminaire Saint-Thomas. Mais c'étaient des voix qui prêchaient dans le désert. Le corps pastoral, à quelques rares exceptions près, et surtout les clans dirigeant ce corps, voyaient en cela les "derniers soupirs de l'orthodoxie" (Haffner). En fait, la fidélité à l'Eglise vraiment luthérienne ne survivait que dans les foyers familiaux où l'on se nourrissait de la sève biblique qui coulait dans les livres d'édification et dans les vieux recueils de cantiques qu'on conservait précieusement, malgré l'utilisation officielle des recueils rationalistes (On appelait les vieux recueils dédaigneusement les "alte Schwarten" alors que le nouveau recueil, le "Achter", publié en 1808 était quelque chose d'épouvantable). Plus claires et plus efficaces furent les voix de deux théologiens, marginalisés par les autorités de l'époque. Ils méritent qu'on parle un peu d'eux.

Michel Diemer*, né en 1795, fit ses études de théologie à Strasbourg, mais Haffner se déclara publiquement hostile à ce qu'il eût un poste de pasteur. Dans des prédications occasionnelles, quand il lui arrivait de remplacer tel ou tel pasteur, il annonçait la couleur confessionnelle. On le relégua dans le ministère d'aumônier des prisons. De cette façon, pensait-on, il ne pourrait pas avoir d'influence durable sur une paroisse. Il en eut cependant une, plus profonde et surtout plus étendue. D'une part sur beaucoup de ceux que touchèrent ses prédications, d'autre part par ses contacts épistolaires dans l'ensemble du pays et bien au-delà des frontières.

Philippe Jacques Oster*, lui, était un esprit très cultivé. Il avait connu Diemer, après sa formation théologique, et avait étudié avec lui la vie et les écrits des Luthériens orthodoxes des siècles précédents. Il fut l'un des premiers à faire connaître et à défendre en

français la Confession d'Augsbourg. Marginalisé lui aussi par le Directoire, il pensa créer, à un certain moment, avec des gens qui le suivaient, une communauté libre, et construire une chapelle à Strasbourg mais, se séparant de Haerter* dont il sera question plus loin, et éprouvé par la maladie, il alla s'établir à Metz et accepta de travailler dans la mission parmi les Juifs, pour le compte d'une société d'évangélisation anglaise, tout en restant consciemment luthérien. Oster a laissé des traces dans pas mal de villes françaises. On signale sa présence efficace à Marseille, Lyon et Bordeaux où se constituèrent de petites communautés luthériennes. A Metz où, tout comme à Mulhouse, les protestants étaient tous livrés aux Réformés, il regroupa également ceux qui voulaient s'attacher à la Confession d'Augsbourg et mena pour eux une controverse assez spectaculaire contre Lacordaire qui était venu faire une conférence à la cathédrale ("Lettre à M. l'Abbé Lacordaire par un Catholique non-romain" et "Supplément à la lettre à M. l'Abbé Lacordaire sur le Saint Siège et le discours prononcé à la cathédrale de Metz en janvier 1838").

Ensemble, Diemer et Oster relatèrent dans le "Moniteur" de Paris les persécutions dont étaient l'objet Scheibel et Kellner en Prusse. Un historien des "Alt-Lutheraner", Nagel, estime que cela a contribué beaucoup à la libération de Kellner en 1841 par les Prussiens. Oster partit en 1845 en Poméranie (Prusse) où il fut pasteur des "Alt-Lutheraner" jusqu'en 1847. Il émigra avec un groupe de Luthériens en Australie, mais mourut au cours du voyage.

Entre-temps, un événement fort remarqué était survenu à Strasbourg quand, le jour de la Trinité 1831, Haerter* prononça au Temple-Neuf (l'église principale de la ville où Tauler, avant la Réformation avait fulminé contre le relâchement des moeurs), sa retentissante prédication sur le salut par la grâce, en Christ, par le moyen de la foi. Une prédication "luthérienne à 100%" qui fit courir les gens et qui amena Haerter, attaqué par les autorités, à publier, tout comme Oster, la Confession d'Augsbourg, accompagnée d'une introduction dans le sens du Réveil.

Haerter fut amené à prendre cette position ("par miracle", écrit W. Horning, l'historien du Réveil) par une conversion dont on ignore les détails, mais où sa détresse matérielle et spirituelle, due au décès très précoce de sa femme, a certainement joué un rôle. Il fut

d'abord contré très violemment par les autorités ecclésiastiques et le parti rationaliste et faillit s'engager, à l'image de ses amis parisiens (et suisses?), dans la voie d'une Eglise libre. Il reste de ces vellétés une "chapelle" et des oeuvres (Maison des diaconesses, Bon Pasteur). Mais bientôt Haerter allait abandonner le confessionnalisme luthérien qui semble l'avoir inspiré d'abord. Sous l'influence d'amis parisiens, il s'orienta davantage vers un piétisme tardif qui devait se concrétiser précisément dans ses nombreuses oeuvres, à l'exemple de ce qui se passait également dans le monde protestant en Allemagne. C'était l'époque de Wichern* et de Bodelschwing*

Le Réveil alsacien allait subir une nouvelle et forte impulsion et se réorienter franchement vers le confessionnalisme par l'intervention de Fr. Th. Horning*. Horning était connu avant comme fils d'un pasteur rationaliste. Il avait été amené par des expériences personnelles et des contacts divers à prendre position avec Haerter contre l'indifférence doctrinale prônée par le Directoire. Pasteur à Graffenstaden, il y avait fait naître, par ses sermons, parmi une population pauvre de pêcheurs, un mouvement très populaire de piété confessionnelle. En 1846, un peu par hasard, par le jeu d'influences contradictoires au sein du Directoire et en réalité contre les intentions des autorités, il fut nommé à Saint-Pierre-le-Jeune. Sa chaire devint le tremplin de son oeuvre. Et bientôt, voyant Haerter aller à la dérive dans le sens unioniste, il se rendit compte que les Luthériens allaient avoir à mener le combat contre cet unionisme, qu'il fût rationaliste ou évangélique, qui ignorait les Confessions de foi luthériennes.

1848 fut une année décisive pour ce mouvement. C'était, à Paris, la révolution et la naissance de la II^e République. Dans l'élan révolutionnaire, toutes les lois et les institutions antérieures devaient être remises en cause et déclarées abrogées. Y compris les Articles Organiques de 1802 pour les Eglises protestantes. Des "États Généraux" de l'Eglise de la C.A. furent convoqués et se tinrent à Colmar. Ils se montrèrent rapidement très réceptifs pour les suggestions d'un groupe de pasteurs surtout montbéliardais, favorables aux ambitions des Réformés, et qui proposèrent la création d'une Eglise Unie. Ce fut le détonateur, pour le Réveil luthérien en Alsace. Horning, avec ses amis, se hérissa. Il prononça sa fameuse Notwehrpredigt, sermon de "légitime

défense". Des colporteurs la répandirent, sous forme de tract, dans tous les coins de l'Alsace. Et Huser*, à Rothbach, fit sonner le tocsin pour appeler les gens à signer une pétition qui circulait dans les milieux confessionnels ruraux. Ce fut, dans ces milieux une mobilisation générale contre le projet...

Les efforts déployés n'eurent pas de suite. Tout simplement parce que, en raison de l'évolution à Paris, il n'était plus question d'abolir les Articles Organiques, qui ne subirent que des modifications mineures en 1852. Mais désormais les "néo-luthériens", comme on se mit à les appeler, qui avaient trouvé une occasion de se compter et d'évaluer leurs forces (et leurs faiblesses) organisèrent leur travail. Le groupe se souda. Il y avait là, outre Fr. Th. Horning lui-même, son frère Guillaume, mais aussi Magnus à Bischheim, Huser à Rothbach, Ménégoz* à Alolsheim, Jaegle* à Dorlisheim et quelques autres, en particulier en Alsace Bossue, activement secondés par un laïc d'une activité débordante et d'un attachement tenace, Fr. Weyermuller*, épicier de son état, à Niederbronn, mais doué d'une veine de poète et d'un idéalisme à toute épreuve. Sous l'impulsion de cette phalange se développa la phase protestataire du Réveil luthérien dans le pays. Elle se concrétisa:

a) par une très grande activité dans le domaine de l'édification spirituelle et de la piété dans les paroisses acquises au mouvement. Saint-Pierre-le-Jeune à Strasbourg, celles de Bischheim, Rothbach, Alolsheim, Dorlisheim au début, et plus tard de nombreuses localités desservies par des pasteurs sympathisants devinrent des oasis verdoyantes de foi et des pôles d'attraction;

b) par un travail intense d'information et de propagande dans l'Eglise en faveur

- de la validité et de l'autorité exclusive de la Confession d'Augsbourg dans l'enseignement et dans la vie de l'Eglise, mais aussi des facultés, en vue de la formation des pasteurs. C'est dans cette perspective que se situe le combat virulent mené contre les professeurs rationalistes et notamment contre Colani*

- d'une littérature spécifiquement luthérienne pour l'édification (propagation de livres de prières par colporteurs) et le culte (recueil de cantiques, liturgie, catéchisme).

- du soutien d'oeuvres missionnaires expressément luthériennes (Leipzig dans ses débuts, et non plus

Paris... ou Bâle que soutenaient Haerter et ses amis). La Société Luthérienne des Missions, créée par Horning avait des liens très particuliers et directs avec un certain missionnaire Pera* qui travaillait en Iran.

c) Mais ce qui fut particulièrement significatif, ce fut l'apparition de l'attitude "protestataire" de beaucoup d'individus, membres de paroisses d'un peu partout qui, se ralliant au confessionnalisme, se rattachèrent aux paroisses acquises au mouvement. Cela impliquait d'importantes migrations dominicales pour participer aux cultes et notamment à la Sainte Cène, des actes pastoraux (baptêmes et mariages) célébrés en dehors du lieu de domicile, le placement ailleurs aussi des enfants, en vue de leur confirmation, et surtout les rassemblements mémorables pour les fêtes des missions, à Bischheim notamment (la première pour la région de Strasbourg avait eu lieu dès 1850 à Saint-Pierre-le-Jeune) et à Rothbach, pour le pays du Hanau. Tout cela fut facilité par l'"ouverture des paroisses" acquise de haute lutte en 1865 (par extension des droits dont jouissaient dans la cité strasbourgeoise tous les protestants). Tout un chacun, en Alsace, avait désormais le droit de faire partie de la paroisse de son choix, dans le pays. Enfin

d) la formation de groupes locaux qui tentèrent de constituer des paroisses protestataires (dissidentes). La toute première d'entre elles, née dans un contexte particulier, fut celle de Mulhouse. La ville était une cité réformée par son rattachement antérieur à la Confédération Helvétique. Il était expressément convenu que le Directoire de l'E.C.A.A.L. n'y établirait pas de paroisse luthérienne. Pourtant nombreux furent, dans les premières décades du siècle, les Luthériens du Bas-Rhin, de la région de Colmar et même du Pays de Montbéliard qui vinrent s'y installer, quand la ville devint un important centre de l'industrie cotonnière. Oster, qui avait suivi à Mulhouse quelques Juifs marseillais convertis, avait déjà repéré et conforté quelques Luthériens qui ne voulaient pas se rallier aux Réformés, mais ce fut vers 1850 que se constitua, sous l'impulsion de Fr. Th. Horning, un groupe qui se réunissait régulièrement pour des cultes de lecture ou des offices présidés par l'un ou l'autre des pasteurs du Réveil. On se réunissait d'abord dans la salle de classe d'une école privée où enseignait une institutrice ralliée au groupe. Plus tard un frère de Horning, Eugène, vint s'y établir à Mulhouse comme commerçant et proposa la vaste maison qu'il occupait (le Lützelhof) pour les

activités.

Mais ce groupe mulhousien était dirigé contre cette prétention d'exclusivité réformée. Il ne resta dans sa situation marginale que jusqu'au jour où, enfin, vers la fin du siècle en 1892, le Directoire reconnut son droit à une existence légale et l'érigea en paroisse qui eut d'ailleurs bientôt son lieu de culte et son pasteur, le fils du P. Loeffler* de Heiligenstein. Cela se concrétisa par l'installation dans l'actuelle Eglise St. Martin. Nous aurons à revenir sur les événements de Mulhouse dans la 4^e partie de cet exposé, quand, en une deuxième phase du combat confessionnel, naquit la première paroisse Evangélique Luthérienne Libre.

En d'autres lieux, des vellétés de formation de paroisses protestataires qui se manifestèrent très tôt n'aboutirent pas. Ce fut le cas à Woerth et à Lembach aux environs de 1850. Mais c'est à Heiligenstein que fut créée en 1869 la première communauté protestataire en marge d'une paroisse de l'E.C.A.A.L. Là, depuis quelques années, des paroissiens avaient refusé les services du pasteur libéral du lieu et s'étaient ralliés à la paroisse de Horning à Strasbourg. En 1866 fut nommé à Heiligenstein le P. Loeffler que ne précédait pas la réputation d'être particulièrement orthodoxe, mais qui, au contact du groupe protestataire, s'engagea immédiatement dans le combat, refusant en particulier la participation aux activités unionistes ou intervenant en faveur du groupe protestataire, notamment auprès de Louis Meyer et de Dietrich du Consistoire Supérieur. En hauts lieux, on lui fit un procès et il fut décidé que Loeffler devait être sanctionné et muté d'office. Il refusa et ses adeptes, au nombre de soixante-sept pères de famille, sollicitèrent l'autorisation de créer une association qui leur permettrait d'administrer en leur milieu le ministère de la Parole selon les Confessions et les usages luthériens. Cette autorisation fut accordée par décision préfectorale du 19 octobre 1869. Le Pasteur Loeffler fut appelé au service de cette communauté qui décida promptement de construire, avec l'aide de la "Société Evangélique Luthérienne des Edifices de Culte" créée par Horning, et sous l'impulsion de Willm*, une maison pour abriter le lieu de culte provisoire, mais qui sert encore aujourd'hui, et le logement de la famille pastorale.

D'autres paroisses vinrent, par la suite, s'ajouter. En 1882/83, ce fut le tour de Schillersdorf. Là, ce fut un groupe protestataire, qui s'engagea sur le

chemin de la marginalisation pour protester contre la nomination d'un rationaliste à la tête de la paroisse. Desservi provisoirement par le pasteur Loeffler, de Heiligenstein, ils sollicitèrent le pasteur Lienhard (père)* d'Offwiller qui accepta l'appel. A Schillersdorf, la Société Evangélique Luthérienne des Edifices de Culte présidée par Horning et Willm, fit construire une chapelle sur la propriété d'un des membres de la paroisse, et là aussi le groupe ainsi constitué obtint, des autorités allemandes cette fois, l'autorisation de se réunir régulièrement. Il rassemblait près de la moitié des habitants du village. Peu de temps après, pour les mêmes raisons qu'à Schillersdorf, une communauté se constitua à Obermodern qui sollicita également les services du pasteur Loeffler.

A Obersoultzbach, un autre groupe se constitua après le ministère du P. Oschmann*. Il rejoignit, comme communauté annexe, celle de Schillersdorf, quand Oschmann fut remplacé en 1805 par un pasteur libéral. Mais à Schillersdorf intervint un épisode qui allait obliger cette communauté à choisir très rapidement un autre chemin. Lors d'un changement pastoral en 1912 dans la paroisse de l'E.C.A.A.L., certains, soutenus d'ailleurs par la Société Luthérienne des Missions Intérieures et extérieures qui patronnait jusque-là la paroisse protestataire, estimèrent que le moment était venu de rétablir l'unité. On décida même de raser la chapelle. Le conflit fut mené très durement. Ce fut le fils du Pasteur Lienhard*, qui eut à mener ce combat. Formé non pas à la faculté de Strasbourg mais dans un séminaire libre en Allemagne et ordonné en 1902 par son père, contre la volonté du Directoire mais avec l'appui de pasteurs protestataires, il avait remplacé entre temps son père. A force de persévérance, il obtint la permission de garder le statut antérieur. Il avait aménagé dans sa propre maison une grande salle de culte. Mais à partir de là, la paroisse de Schillersdorf était en fait davantage une communauté libre que protestataire, prenant d'ailleurs le nom "Paroisse évangélique-luthérienne libre de Sion". Ce fut par la suite ce P. Lienhard fils qui sut trouver, pendant et après la guerre, le contact avec les autres communautés libres et qui s'engagea résolument avec elles dans la constitution d'un synode d'Eglises luthériennes libres.

Signalons encore, pour être un peu plus complet, que des communautés protestataires virent le jour à Plobsheim, Obenheim, Daubensand (1873) et à Geudertheim (1874). Celle d'Obermodern, qu'une partie

des membres avait quittée pour se rallier à celle de Schillersdorf, fut la dernière à s'"éteindre" en 1940. Dans le mouvement de séparation en Alsace de la création du Synode, le mouvement protestataire était antiséparatiste et le resta. Les pasteurs du groupe de Fr. Th. Horning et leurs successeurs dans la Société Luthérienne (qui existe du reste encore au sein de l'E C A A L) étaient convaincus que leur église pouvait et devait être réformée par un combat intérieur. Les communautés protestataires se sont d'ailleurs toujours acharnées à maintenir des liens juridiques avec l'"Eglisemère", dont elles ne voulaient se séparer que temporairement, en attendant le rétablissement d'une situation de fait plus correcte au point de vue confessionnel. Elles protestèrent ainsi, quand le Directoire refusa de recevoir leur participation à une collecte générale! Mais en fait, l'usure du combat et le renouvellement des pasteurs, formés tous à la faculté de Strasbourg, finirent par prévaloir et le luthéranisme, peu à peu, perdit de son agressivité et de sa couleur. Tant et si bien qu'aujourd'hui il ne reste guère que le souvenir de la plupart de ces communautés protestataires. On peut le regretter, bien entendu, mais il est important aussi que nous tirions les leçons de cette tentative de réveil intérieur... manquée.

Il faudrait mentionner encore que les "protestataires" d'Alsace avaient des contacts très actifs (au moins à partir de 1871) avec les "Alt-Lutheraner" et avec Löhe (qui hésitait toujours à se séparer catégoriquement là où existaient des "Landeskirchen" luthériennes. A notre connaissance, Horning désapprouva l'essai de formation d'Eglises libres en Sarre et à Strasbourg par Diedrich*. Mais nous y reviendrons.

Pour cette partie de l'histoire du Réveil Luthérien en Alsace, la date-clé est 1904. Certes, il y eut des tâtonnements dans cette direction avant cette date. Rappelons la velléité d'Oster aux environs de 1832 qui, selon certains renseignements, avait déjà fait des plans pour construire une chapelle à Strasbourg. Il y eut aussi un groupe strasbourgeois, desservi par le P. Diedrich*, de l'"Immanuelsynode", groupe dissident des Alt-Lutheraner, qui travaillait dans diverses villes du Sud-Ouest de l'Allemagne. Diedrich qui, semble-t-il, était établi à Strasbourg y serait d'ailleurs mort et enterré. Il y avait eu aussi en Allemagne, les précédents dont nous avons déjà parlé (Brunn à Steeden et les "Saxons", par exemple). Mais en Alsace, il y eut toujours, parmi les gens du Réveil, une vive résistance contre toute séparation, comme nous l'avons mentionné: Horning était résolument hostile à la création de communautés "libres", aussi bien dans le cas de la paroisse de Diedrich que dans celui de la communauté de Sarrebruck, qui pourtant avait sollicité le soutien des Luthériens d'Alsace. Il contestait d'ailleurs aussi la position des Saxons et des Missouriïens d'Amérique, qu'il ne mentionnait que marginalement dans ses bulletins d'information.

1904 fut donc, nous l'avons dit, une date décisive. Depuis une dizaine d'années (1892), la communauté, précédemment protestataire de Mulhouse, avait été reconnue et avait un desservant, le pasteur auxiliaire ("Pfarrverweser") Loeffler, fils du Pasteur Loeffler de Heiligenstein. Mais Loeffler reconnut progressivement que seul le statut de paroisse libre, c'est-à-dire indépendante de l'administration civile et religieuse officielle, pouvait permettre à une Eglise de vivre conformément aux normes données par l'Ecriture Sainte. Il propageait ses idées par des conférences (à Strasbourg) et entra ainsi en contact avec l'Eglise Luthérienne Libre de Saxe, par l'intermédiaire de Kempf* et de Preiss* dont nous parlerons ci-dessous. Kempf, un missionnaire alsacien qui avait travaillé aux Indes s'était, tout comme Willkomm* et quelques autres en leur temps, séparé pour des raisons doctrinales de la Mission de Leipzig et se trouvait en contact avec les Saxons. On demanda

conseil aussi du côté du Synode du Missouri. Un petit groupe de paroissiens, à Mulhouse, s'était rallié également entre temps à cette idée d'indépendance, et quand en 1904 survint un conflit à l'intérieur de la jeune paroisse, Loeffler quitta ses fonctions pastorales de l'E.C.A.A.L. et s'attendait à voir ce groupe lui demander d'être son pasteur. Hélas, il n'y eut même pas 7 chefs de famille, comme Loeffler l'avait demandé, pour décider de faire le pas et de se séparer définitivement de l'E.C.A.A.L. Loeffler accepta donc un appel à Hambourg. Mais le groupe minuscule de Mulhouse persévéra, se constitua en paroisse libre et s'adressa aux Saxons. Après une desserte provisoire, ils eurent la joie de trouver, en 1905, en Martin Willkomm un pasteur résidant à Mulhouse, alors qu'il devait desservir une vaste diaspora allant de Francfort à Milan, en passant par Strasbourg, Fribourg, et plusieurs localités suisses.

Personnellement, j'estime qu'il faut tenir compte dans ce développement d'un autre facteur. 1904 est aussi en France la date des lois de séparation de l'Eglise et de l'Etat. L'Alsace, il est vrai, était "terre (=pays) d'Empire", rattachée depuis 1871 à l'Allemagne, mais à la hauteur de Mulhouse, la frontière était très perméable, et la notion d'indépendance des communautés religieuses vis-à-vis de l'Etat avait dans certains milieux protestants d'Alsace des faveurs non dissimulées, surtout dans les régions à forte majorité catholique où les prêtres avaient une tendance césaro-papiste. Certains des "Pères" de notre Synode tenaient, à cause de cela, à donner au mot libre (dans le premier nom de nos Eglises) un accent très anticoncordataire et saluaient dans la constitution de communautés indépendantes de l'Etat un certain idéal, au moment précisément où, en Alsace, il était fortement question de remplacer les Articles Organiques qui réglementaient toujours (et qui ont continué malgré tout à réglementer) la vie des Eglises protestantes.

Pour le pasteur de Mulhouse et sa famille, ainsi que pour les activités paroissiales, la communauté acquit une maison assez vaste, à Riedisheim, et le travail prit bientôt une belle allure. De ce temps datent aussi les débuts de notre communauté luthérienne libre de Strasbourg. Une famille originaire de Dresde et membre précédemment d'une paroisse saxonne s'était établie à Strasbourg, celle d'un fonctionnaire municipal envoyé en Alsace en 1880. Elle était desservie en

diaspora. Mais ce M. Preiss était très actif. Il cherchait des contacts parmi les Luthériens d'Alsace et rencontra ainsi le P. Loeffler dont nous avons parlé plus haut. Quand le P. Willkomm s'installa à Mulhouse, il prit en charge évidemment aussi cette famille à laquelle se joignirent non seulement d'autres "Allemands d'Empire" (Reichsdeutsche), mais aussi des autochtones, issus peut-être de l'activité de Diedrich. Un groupe cohérent se constitua ainsi qui se considéra comme une communauté jusqu'en 1914/18.

C'est à l'activité de ce M. Preiss qu'il faut attribuer aussi l'attention d'un habitant de Lembach qui fut, lui, à l'origine de notre paroisse dans cette localité. La presse évoquait abondamment à l'époque les projets de réorganisation des Eglises en Alsace, et, usant d'un droit de réponse, M. Preiss fit insérer un article qui exposait le statut des Eglises libres saxonnes et évoqua également l'histoire du Synode du Missouri. M. Muller* de Lembach trouva que c'était là ce qu'il fallait pour un groupe protestataire de son village (ou était-ce un article de Muller qui attira l'attention de Preiss et des Mulhousiens ?) qui était actif depuis 1860. Il se mit en rapport avec Preiss, puis avec le P. Willkomm, et bientôt, après des visites studieuses et prolongées de ce pasteur, ledit groupe s'organisa en communauté évangélique luthérienne libre qui eut le droit, légalement, de célébrer des cultes. Ces cultes présidés par le pasteur une fois par mois et les cultes de lecture dominicaux avaient lieu dans la maison d'un des membres. C'était la troisième paroisse luthérienne libre à se constituer, après celles de Mulhouse et de Strasbourg. Cela se passait dans les premiers mois de l'année 1909.

En 1912 survinrent les incidents déjà signalés, dans la communauté protestataire de Schillersdorf qui firent que, bientôt, notre paroisse de Schillersdorf décida de devenir en fait également paroisse luthérienne libre. La position du pasteur Willkomm en fut renforcée.

C'est alors qu'éclata la guerre qui amena en Alsace de profonds bouleversements. Par le traité de Versailles, les départements du Rhin et de la Moselle retrouvèrent leur place dans le cadre de la France, mais pour les Eglises, de gros problèmes allaient se poser. D'une part, les "Allemands d'empire" ("Reichs-deutsche" y compris le P. Willkomm et M. Preiss, à Strasbourg) durent quitter la province, d'autre part, on se demandait quel allait être à l'avenir le statut de l'E.C.A.A.L.

N'allait-on pas être obligé de fonder plus effectivement cette Eglise sur ses confessions, quitte à voir se rallier la "Société Luthérienne" dans une église effectivement confessionnelle à laquelle nous aurions pu nous rallier - alors que le gros entrerait dans une Eglise unie? En effet, les Articles Organiques n'avaient en principe plus de raison d'être maintenus, les lois antérieures, relatives aux Eglises, ayant été abrogées en "vieille France". Il y eut ainsi un temps d'hésitation. Mais ce fut le temps d'épreuves aussi, où les Eglises plus ou moins "protestataires" encore, et conscientes du problème (Heiligenstein, Schillersdorf et Obersoultzbach), et les paroisses libres trouvèrent une certaine unité. Le pasteur Lienhard (fils)*, à Schillersdorf, le seul pasteur qui restait pour tout ce groupe, conseilla alors à Mulhouse et à Heiligenstein de prendre contact avec le Synode du Missouri. Celui-ci envoya le P. Scherf* à Heiligenstein et suggéra à la paroisse de Mulhouse d'appeler le candidat au ministère Fritz Muller*, qui avait fait ses études au "Concordia Seminary" à Saint-Louis et qui, tout juste, se trouvait en Alsace pour visiter ses parents. Il répondit également aux demandes conjointes de la paroisse de Lembach et de celle fraîchement constituée à Woerth (1921), en leur accordant un autre candidat au ministère, le Pasteur Strasen*. Quand le pasteur Lienhard mourut subitement en 1923, ce fut un autre Alsacien parti dès 1920 aux Etats-Unis pour y faire ses études, Adolphe Kreiss, qui put être appelé à Schillersdorf.

Il y avait donc trois pasteurs pour les sept paroisses régulièrement constituées. Mais c'était l'époque où beaucoup de choses étaient encore en mouvement. On espérait, malgré une ferme remise en vigueur des Articles Organiques, que quelques pasteurs au moins de l'E.C.A.A.L. - et pourquoi pas, certaines paroisses? - se rallieraient malgré tout à ce groupe, et des entretiens doctrinaux furent très activement menés. Par ailleurs, on se demandait aussi comment les paroisses allaient trouver une organisation commune, étant d'origine et d'affinités différentes. Il y avait bien la "Commission des Missions", où intervenait aussi le Synode du Missouri, pour régler les questions générales, notamment des salaires et, un moment donné, on pensa que la solution serait de faire de ces églises (avec les paroisses du Danemark, d'Angleterre et de Finlande, qui venaient également de se constituer) un "district atlantique" du Synode du Missouri. Mais on se rallia finalement à l'idée de la création d'un Synode qui s'appelait à l'origine "Synode des Eglises Evangéliques

Luthériennes Libres d'Alsace". C'était en 1927.

Entre-temps, le pasteur Strasen était venu à Strasbourg, et le jeune candidat au ministère W. Bente succéda au pasteur Van der Leje à Woerth. Ce dernier avait été le dernier pasteur protestataire en Alsace, à Plobsheim, où sa communauté s'était dissoute et il ne resta au service de notre Eglise qu'une année, de 1926 à 1927, à Woerth. A Schillersdorf, où le P. A. Kreiss avait quitté son ministère, le Synode du Missouri envoya le pasteur Fr. Kramer qui, malheureusement ne put guère rester longtemps, pour des raisons de santé.

On le voit, les changements de pasteurs étaient fréquents, et ce n'était sans doute pas une bonne solution. Mais les choses se stabilisèrent, quand on parvint, à partir de 1930, à avoir un corps pastoral constitué exclusivement de pasteurs alsaciens, à l'exception du P. Bente qui était d'origine allemande (mais qui allait bientôt se marier avec une Alsacienne). Ces Alsaciens étaient des gens qui étaient partis jeunes pour des études à Saint-Louis et qui furent rappelés pour travailler en France: Fritz Muller qui était à Mulhouse depuis 1921 et qui desservait en même temps Heiligenstein, Guillaume Wolff qui était venu en 1930 à Strasbourg (où on avait construit l'église de la place d'Austerlitz), Fritz Kreiss dont il va être question par la suite et Martin Sengele, originaire de la vallée de Munster, qui était appelé en 1931 par Schillersdorf. Il y a d'ailleurs eu plusieurs autres jeunes gens à suivre cette filière, mais qui restèrent finalement en Amérique, au service du Synode du Missouri, aux Etats-Unis même ou dans les Missions.

Dès 1927, date de la création du Synode, une préoccupation missionnaire animait aussi nos communautés. Comme l'hostilité contre les Eglises libres avait considérablement grandi en Alsace, suite à la constitution du Synode, et que les "frontières" entre elles et les paroisses de l'E.C.A.A.L. se durcissent, l'Eglise avait des chances très minces de grandir en Alsace autrement que par des apports individuels. Or, à Paris, résidaient des Américains, membres du Synode du Missouri, qu'on allait desservir de temps en temps. On s'aperçut que Paris attirait pas mal d'Alsaciens, aussi des membres de nos paroisses. C'est ce qui fit naître le besoin d'une organisation, dans la capitale, d'un service régulier qui pourrait, espérait-on, déboucher sur la création d'une communauté. Après le service intermittent du pasteur Strasen, on finit par

appeler pour ce poste et par y envoyer en 1931 le candidat au ministère Frédéric Kreiss qui, comme son frère Adolphe, avait fait ses études au "Concordia Seminary". Stimulée par l'ardeur et l'imagination de son trésorier, M. Henri Kreiss de Mulhouse, l'Association Evangélique Luthérienne de Bienfaisance (A.E.L.B.) qui avait été créée en 1921 pour acquérir et gérer un petit sanatorium à Aubure et qui avait commencé, avec Schillersdorf et Strasbourg, à jouer le rôle de société immobilière du Synode, se mit à la tâche pour construire l'immeuble de la rue de l'Abbé Groult, dans le XV^e arrondissement, où un logement pastoral et le foyer presbytéral furent mis au service de la jeune communauté. C'était en 1933. A mentionner encore - dans la même perspective du dépassement du cadre local du jeune Synode - le ralliement, en 1937, de la petite paroisse luthérienne indépendante d'Anvers, dont le conducteur, le pasteur Lambert. Hellings avait pris contact, d'abord avec les Luthériens de Londres, puis, par l'intermédiaire du Synode du Missouri, avec nous.

Le temps de paix de l'entre-deux-guerres, qui avait permis au Synode de se constituer et de faire ses premiers pas, fut de courte durée. La tension entre l'Allemagne et les autres pays de l'Europe s'aiguïsa d'année en année, et les événements militaires et les hostilités guerrières allaient soulever, pour la vie des communautés, d'immenses problèmes. Sur les cinq pasteurs (Wolff, Kreiss, Sengele, Bente, et Hellings à Anvers), deux allaient être mobilisés et un autre interné, dès le début des hostilités. Le P. Wolff restait seul en Alsace. Après l'annexion de fait de l'Alsace par les Allemands, il fut sollicité en plus par des paroisses "saxonnes" d'Allemagne du Sud. Le contact avec les paroisses de Paris et d'Anvers était rendu des années durant très difficile voire impossible. L'AELB avait été dissoute par l'administration allemande de Strasbourg. Et des différences de sensibilité en face des développements politiques parmi les Alsaciens créèrent des tensions supplémentaires. On peut bien dire que ce fut un miracle, si ce petit conglomérat de Luthériens subsista et survécut. Mais le rétablissement fut pénible et une fois de plus, ce furent, une fois la deuxième phase de la guerre terminée et la paix rétablie, nos frères américains de la L.C.-M.S. qui nous permirent, pendant les premières années de l'après-guerre, de nous retrouver et de prendre dans différentes directions un élan nouveau.

1) Ils mirent à notre disposition dès 1948, pour pallier

la pénurie de nos effectifs pastoraux (une fois de plus le P. Wolff allait rester seul en Alsace, après le départ des Pasteurs Sengele et Muller en 1946/48) deux "intérimaires" (envoyés pour cinq ans, puis pour trois années supplémentaires), les Pasteurs A. Michalk (pour le groupe de paroisses du Nord de l'Alsace) et E. K - Peyser (pour Strasbourg). Le pasteur Wolff était affecté à Mulhouse qu'il desservait en même temps que Heiligenstein où il habitait.

2) Ils remirent à l'ordre du jour la question de l'organisation du Synode, qui devait attendre 1949 pour la première Assemblée Générale Synodale de l'après-guerre! Une nouvelle fois on envisagea, étant donné la fragilité des diverses Eglises d'Europe, de réunir administrativement en un seul Synode, (à l'exception des Eglises d'Allemagne) toutes les paroisses évangéliques luthériennes confessionnelles européennes. Ce Synode aurait réuni les Finlandais, les Danois, les Anglais (qui connurent sous l'impulsion du Pasteur Pearce un développement remarquable) et les Français. Mais le plan fut abandonné et le statu quo antérieur remis en vigueur.

3) Ils réactivèrent les entretiens doctrinaux avec les Luthériens des autres Eglises de France, et d'Alsace en particulier. De 1948 à 1954, il y eut chaque année d'importantes rencontres dont nous espérons un échange et peut-être une évolution fructueuse. Elles connurent d'abord un franc succès, mais bientôt, les inquiétudes concernant les statuts de ces autres Eglises s'étant apaisées, l'attrait de la Fédération Luthérienne Mondiale l'emporta largement et l'ancienne indifférence vis-à-vis de nous reprit le dessus.

4) Le Synode du Missouri suggéra d'assurer la formation sur place du corps pastoral. Une décision importante dans ce sens fut prise en 1952. L'Assemblée Synodale de nos frères américains résolut de nous accorder un don très important en vue de la création de notre Centre d'Etudes Théologiques. Le directeur pressenti et envoyé par la L.C.-M.S., le Pasteur Pera, fut remplacé dès la fin des travaux préparatoires par le pasteur Wolff. Avec ceux issus d'autres Eglises qui y ont été "recyclés", une bonne vingtaine d'étudiants y ont suivi les cours de formation, dont huit des dix pasteurs actuellement en service de l'Eglise, plus nos deux amis zairois et le Pasteur M. Haessig actuellement en Afrique du Sud.

5) Enfin (et peut-être surtout), ils nous encouragèrent à nous réengager hardiment dans le travail missionnaire dans notre pays.

a) Par le travail littéraire. Dès 1949, le Luthérien reparut, après une interruption de dix ans, (la toute première parution datant de 1936). Mais ce fut surtout le supplément Notre Culte Quotidien qui paraît sous sa forme actuelle depuis 1961, qui nous parut important pour l'évangélisation. Puis parurent successivement, à côté de nombreux petits ouvrages et de tracts, la "Doctrine Chrétienne" de J.T. Mueller, traduite par le P. Splingart, le nouveau catéchisme pour l'instruction religieuse, le recueil de cantiques et, en dernier lieu parmi les éditions importantes, un recueil de sermons et un commentaire biblique. Rien qu'à les énumérer ainsi, sans prétention d'être exhaustif, cela fait pour notre petit Synode une liste respectable de parutions qui témoignent de beaucoup de préoccupations et de beaucoup de travail.

b) Mais c'est davantage encore dans la progression sur le terrain missionnaire que notre petite Eglise s'engagea, grâce aux conseils et à l'aide de l'Eglise Luthérienne - Synode du Missouri. Ce fut d'abord l'aventure de Rouen. Intégré au corps pastoral de l'Eglise par colloque, Jean Bricka fut appelé en 1949 (par la Commission des Missions de la LC-MS, mais pour être au service du Synode de France) comme "missionary at large", pour explorer les possibilités de travail dans le Nord de la France et en Belgique francophone. Il avait comme matériel de travail les adresses que nous communiquait Radio-Luxembourg qui émettait pour La "Voix du Christ aux Nations". (Oeuvre de la Lutheran Laymans League de l'Eglise Luthérienne - Missouri Synod). Il avait des contacts à Lille, Valenciennes, Mons, mais aussi dans les villes de Normandie et de Bretagne, jusqu'aux pays de la Loire. En 1950, la décision fut prise, par le Synode et en accord avec la Commission des Missions de la LC-MS, de nous établir à Rouen, où se constitua le noyau d'une communauté mais d'où le travail d'exploration continua.

Entre-temps, des contacts furent établis avec le Pasteur C.J Hobus à Bruxelles, qui se rallia à nous en 1951, avec sa communauté issue de l'Eglise Méthodiste.

A Paris et en province, notre littérature, et les activités que nous pûmes avoir ainsi nous permirent d'établir des contacts, notamment avec des pasteurs d'autres Eglises

et des membres du clergé catholique. Quelques-uns nous rejoignirent. A Dunkerque, le Pasteur R. Collardeau avec sa petite paroisse méthodiste suivit en 1956 l'exemple du pasteur Hobus. A Paris, les Pasteurs M. Splingart et D. Pourchot de l'Eglise Luthérienne, Inspection de Paris vinrent nous rejoindre en 1954/55. De même quelques prêtres (B. Galicher, A. Domange, L. Dhalenne). Le Pasteur Splingart, après avoir passé une année à Woerth où il traduisit la "Doctrine Crétienne" (de l'oeuvre anglaise du Dr.J.T.Mueller "Christian Dogmatics") s'établit à Châtenay-Malabry, où il put utiliser les bâtiments du Centre d'Etudes Théologiques pour y rassembler une communauté. Le Pasteur Pourchot, relayé après son départ pour le Canada par le Pasteur Domange, commença le travail à Argenteuil où nous pûmes acquérir un immeuble. Vers 1960, quand survint l'échec de Rouen, on se fixa comme objectif de concentrer le travail davantage sur la banlieue parisienne. C'est ainsi que la paroisse de Saint-Maur fut créée en 1962. A un moment donné un plan de "missions satellites" fut élaboré. Finalement, nous nous sommes laissé guider par les appels du Poitou en 1970... et du Zaïre quand des étudiants, d'origine baptiste d'ailleurs, mais qui avaient eu connaissance de notre existence par un exemplaire de la "Doctrine Chrétienne", vinrent chercher une formation complémentaire au Centre d'Etudes de Châtenay.

Donnons ici, pour clore ce chapitre, un aperçu de la situation vers 1960, au moment où est intervenu, avec les mesures d'austérité et le développement de la crise au sein du Synode du Missouri, le coup d'arrêt, provisoire, espérons-le, de notre progression. En Alsace, les sept paroisses allaient, pour quelque vingt ans, rester avec trois pasteurs. Y étaient établis dans le Nord, le Pasteur F. Kreiss relayé par le Pasteur J. Sullivan que nous espérions pouvoir compter comme

Alsacien mais qui nous quitta de nouveau après quatre années de présence seulement, puis par le Pasteur W. Kreiss et finalement par le Pasteur J. Haessig. A Strasbourg, desservant aussi Heiligenstein, le Pasteur Fr. Kreiss. A Mulhouse, J. Bricka.

Dans la région parisienne, il y avait les Pasteurs B. Galicher (rue de l'Abbé Groult), A. Domange (Argenteuil), W. Kreiss puis C. Ludwig (Châtenay-Malabry) et à partir de 1962, le Pasteur M. Splingart à Saint-Maur. A Dunkerque, c'était le Pasteur R. Collardeau qui assurait le ministère, tandis qu'à Rouen, le travail s'était arrêté en 1959/60, après quelques années de travail du pasteur Dhalenne.

En Belgique, après le décès du P. L. Hellings, il y eut un temps mort, jusqu'à la venue du Pasteur H. Zijlstra à Anvers, en 1958, tandis qu'en 1962 le Pasteur Hobus décida avec sa paroisse de rompre avec le Synode.

Le travail au Centre d'Etudes Théologiques était assuré depuis 1955, par le Pasteur Wolff. Il restait donc dix pasteurs à l'oeuvre dans les paroisses et un au C.E.T. Depuis, et malgré la création de deux paroisses au Poitou, où s'est installé en 1968 le P. Marc Amilhat, et l'intégration en 1971, du P. A. Aoustin dans le corps pastoral, le nombre des ouvriers est resté stationnaire, ou plutôt en légère diminution. Au moins passagèrement, mais nous avons eu la joie de voir notre Eglise se mettre au travail aussi au-delà des frontières nationales, par son inter-action avec d'autres églises en Afrique, au Zaïre et au Congo de même que dans des pays francophones ailleurs. L'"Heure Luthérienne", l'oeuvre d'évangélisation de la "Ligue Luthérienne Laïque", dont la direction pour la francophonie est établie dans notre pays, est appelée à travailler de plus en plus activement avec le Synode, dans ce sens.

Conclusion

Ainsi cette évocation du Réveil (confessionnel luthérien) et de la séparation, nous a amenés à parler d'une part de l'histoire du combat que l'Eglise Luthérienne a dû mener pour son orthodoxie, d'autre part de celle de notre Eglise. Nous voulons reconnaître dans les méandres de cette histoire l'écriture d'un Dieu qui sait fort bien réaliser - en dépit des efforts de l'ennemi - en dépit aussi des défaillances et des

maladresses de ses serviteurs,- Son oeuvre. Dans Sa sagesse et Sa miséricorde, Il a su rallumer à nouveau, ici et là, le chandelier de Sa vérité, si souvent malmenée par les hommes. Il l'a fait parmi nous et pour nous. Nous le constatons dans cette histoire avec humilité et gratitude.

Mais cela doit nous servir de leçon aussi.

D'une part, si, aujourd'hui, nous sommes confrontés, jusque dans notre famille d'églises confessionnelles, avec des développements inquiétants, si même parmi nous le magnus consensus du passé, qui n'était pas qu'un leurre, semble s'effriter et si des incertitudes se font jour, n'oublions pas que le bras de l'Eternel n'est pas devenu court, et que Son Esprit souffle encore où IL veut. Puisse tout cela nous inspirer non une confiance passive, mais nous animer d'un zèle obstiné, qui sait faire fi de tout ce qui peut assombrir les horizons. Le Seigneur de l'Eglise veille.

Et dans cette confiance et avec ce zèle, il nous appartient d'autre part de faire, avec les talents qui nous sont confiés, l'un et l'autre: veiller sur l'intégrité de notre héritage et proclamer haut et fort la gloire et la grâce de notre Dieu partout, autour de nous et au loin, si la possibilité nous en est donnée. A LUI soient nos louanges et notre reconnaissance.

Pasteur Jean Bricka
1992

ANNEXE 1

REPERES BIOGRAPHIQUES DES PERSONNES MENTIONNEES (indiquées par *)

ARNDT Johann (1555-1621)

Théologien de la fin de la première ère orthodoxe, c'est déjà la préoccupation pastorale qui occupe la première place dans ses livres de méditation ("Wahres Christentum") qui ont pourtant eu une très grande influence dans le monde luthérien.

BLESSIG Jean Laurent (1745-1816)

Bien que représentant éminent d'une théologie supranaturaliste très teintée de rationalisme, a le mérite d'avoir présidé avec beaucoup de sagesse aux destinées de l'Eglise Luthérienne à Strasbourg et en Alsace pendant la période trouble de la Révolution. Participe à l'élaboration des Articles Organiques de 1802.

BODELSCHWING Friedrich von (1831-1910)

Pasteur attiré par le Réveil, est appelé par Louis Meyer à Paris où il s'occupe des petits ouvriers allemands, jardiniers et balayeurs immigrés, qui vivent dans la misère. Il cherche par tous les moyens à les garder dans l'orbite culturelle allemande et crée pour eux un foyer qui deviendra la paroisse de La Villette. Reste à Paris de 1856 à 1864. De retour en Allemagne, on le trouve en 1872 à Bielefeld où il est sollicité de prendre la direction d'un institut pour épileptiques. Ce sera plus tard le célèbre établissement Béthel, centre important de vie diaconale. L'originalité de Bodelschwing a été de donner à ses oeuvres, très nombreuses par la suite, des bases économiques (associations d'ouvriers pour des lotissements et caisses d'épargne). Béthel est aujourd'hui encore une oeuvre florissante.

BOISSARD Georges David Frédéric (1778?-1836)

Originaire de Montbéliard. Fit ses études de théologie et fut ordonné à Strasbourg. Devint pasteur à Lille. La toute jeune église luthérienne de Paris l'élit premier pasteur aux Billettes en 1808.

BOST Ami (1790-1874)

Né à Genève d'ascendance huguenote. Esprit inquiet et remuant, surnommé "l'enfant terrible du Réveil". Sa présence est signalée dans beaucoup de villes européennes, aussi en Alsace où il a des contacts avec Oberlin. Obligé de quitter Strasbourg, il va sans tarder "allumer le feu ailleurs", mais n'arrive nulle part à construire quelque chose de durable. Réputation de poète et de compositeur.

BRUNN Friedrich August (1819-1895)

Fils d'un pasteur aumônier de cour au château de Schaumburg, il fait des études de théologie à Leipzig où il rencontre les gens du Réveil. De retour en Hesse-Nassau, il devient une des figures importantes de la séparation confessionnelle luthérienne. Pasteur de la première église luthérienne "séparée" dans l'Ouest de l'Allemagne, à Steeden en 1846.

CUVIER Rodolphe

Originaire de Montbéliard, cousin du naturaliste Frédéric Cuvier. Nommé au troisième poste de pasteur luthérien à Paris en 1830, il fut l'aumônier des enfants de la famille royale pour leur mariage et pour les baptêmes. Président du Consistoire luthérien de Paris, il était membre du Consistoire Supérieur (Strasbourg) où il intervint en faveur des gens du Réveil et notamment du Pasteur Loeffler à Heiligenstein.

DANNHAUER Johann Konrad (1603-1666)

Eminent théologien du temps de l'Orthodoxie luthérienne. Président du "Kirchenkonvent" de Strasbourg en 1668, il exerce une influence déterminante sur le luthéranisme alsacien. L'une des fenêtres de notre église de Strasbourg le représente en vitrail.

DIEDRICH Julius (1819-1890)

Après s'être rattaché en 1847 à l'Eglise dissidente de Silésie ("Alt-Lutheraner"), il la quitte en 1861 en raison d'un dissensus dans la doctrine du ministère et rejoint l'"Immanuelsynode". Dessert de 1883 à 1890 une petite communauté libre à Strasbourg.

DIEMER Michel (1795-1870)

Comme étudiant a des contacts avec Ami Bost qui était actif à l'époque à Strasbourg. Edite avec lui un pamphlet contre l'introduction à la Bible publiée par Haffner, mais se distance de lui quand il découvre sa doctrine zwinglienne et baptiste de la Cène. S'affermir dans le confessionnalisme au contact de Scheibel et de ses amis. Haffner s'opposant à sa nomination dans une paroisse, il doit se contenter du poste d'aumônier des prisons. Eveille de nombreux amis à une attitude luthérienne confessionnelle en répandant les écrits publiés en Allemagne par les "Alt-Lutheraner".

DRION Charles (1796-1867)

Juriste alsacien, membre du Directoire en 1867. Dans les débats autour de l'histoire de Heiligenstein, insiste sur la nécessité pour une Eglise d'avoir une référence confessionnelle.

EMMERICH Friedrich Karl Timotheus(1786-1823)

Professeur de théologie au Séminaire. Se distance du schéma devenu usuel qui consiste à voir en Luther le "héros de la liberté de conscience" et enseigne que "la Réforme a chanté la grâce divine et non les mérites". Détermine Haerter à persévérer dans l'étude de la théologie.

EMPAYTAZ

Converti par Madame de Krüdener, il resta attaché à elle toute sa vie. Prédicateur à Genève, mais suivant souvent son égérie dans ses voyages, on le retrouve également à Strasbourg. Zélateur de l'orthodoxie réformée, il est un des animateurs de l'Eglise (libre) du Bourg-de-Four. Grand ami également d'Ami Bost.

FREDERIC GUILLAUME III (1770-1840)

Roi de Prusse à partir de 1797. C'est sous son règne que se situent les importants épisodes de l'histoire du Réveil luthérien qui mènent à la création d'une Eglise dissidente avec Scheibel et Huschke.

FROEREISEN Leonard (1694-1761)

Président du "Kirchenkonvent" de Strasbourg de 1731 à 1761. C'est l'époque où se situe le combat contre les Frères Moraves de Zinzendorf qui cherchent à s'installer, dans le cadre de l'Eglise luthérienne, dans la ville et dans les campagnes alsaciennes. Un motif majeur de l'opposition ferme à cette pénétration est la crainte de voir les autorités royales catholiques accuser le "Kirchenkonvent" de n'être plus "de la Confession d'Augsbourg". Les garanties des traités de Westphalie seraient devenues caduques...

FROMMEL Max (1830-1890)

Originaire du pays de Bade, il se tourne vers le luthéranisme confessionnel au contact des "Alt-Lutheraner". Devient pasteur de cette église. Revient au pays natal pour y fonder à Ispringen, une paroisse dissidente, mais se sépare de nouveau de Breslau pour retrouver, en 1880 un poste de surintendant général du duché de Lüneburg-Celle. Contacts très suivis avec Horning, à Strasbourg.

GAUSSEN Louis (1790-1863)

Pasteur à Satigny près de Genève. S'oppose au laxisme religieux. est destitué par le consistoire. Crée avec Merle d'Aubigné une école libre de théologie. De très stricte observance réformée, il y est professeur.

GOEPP Jean Jacques (1772-1835)

Originaire de Heiligenstein, il est, en 1803, deuxième pasteur français à Strasbourg. En 1808, il est à Paris, avec Boissard, l'un des deux pasteurs luthériens nommés lors de l'organisation de l'Eglise Luthérienne par Napoléon. Un recueil de ses sermons a été édité.

GRABAU Johannes (1804-1879)

Pasteur, prend parti en 1836, pour l'église des "Alt-Lutheraner" en Silésie. Suspendu de ses fonctions et emprisonné, il s'expatrie en 1839 avec un millier d'adeptes et s'installe dans l'Etat de Buffalo

(USA) où il fonde un Synode dont la plupart des paroisses rejoignent en 1866, malgré ses objections, le Synode du Missouri.

HAERTER Franz Heinrich (1797-1873)

Pasteur au Temple-Neuf à Strasbourg, provoque un scandale dans les milieux de la théologie rationaliste avec son sermon pour le dimanche de la Trinité (1831). Devient le premier chef de file du Réveil alsacien, mais abandonne pour des raisons diverses la ligne du confessionnalisme que représentera Frédéric Horning. Fondateur de la Maison des Diaconesses de Strasbourg et de diverses autres oeuvres.

HAFNER Isaac (1751-1831)

En 1780, prédicateur français à la paroisse St. Nicolas de Strasbourg. Professeur de théologie rationaliste (1788), se déclara obstinément chrétien dans les temps difficiles de la Révolution et déploya beaucoup d'efforts pour populariser la lecture de la Bible qu'il avait toutefois introduite par un avant-propos qui en conseillait une lecture critique.

HARMS Klaus (1778-1855)

Après un cheminement long et très personnel du rationalisme dominant les facultés à la fin du XVIII^e siècle, vers des convictions positives et une foi chrétienne se cristallisant dans l'adhésion inconditionnelle aux Confessions Luthériennes, il devient, dans ses fonctions d'archidiacre à Kiel, un prédicateur exceptionnel. Célèbre surtout par la réédition en 1817, année du tricentenaire de la Réformation, des 95 thèses de Luther assorties de 95 thèses nouvelles, considérées comme document de base du Réveil.

HARMS Louis (1808-1865)

Homme d'une piété très profonde, mais en même temps très populaire, devient assistant de son père à Hermannsburg en 1844, puis pasteur titulaire en 1849. Crée en cette année même une Société des Missions qui ira travailler en Afrique du Sud. Harms y engage tous les moyens disponibles et affrète personnellement un bateau. Après sa mort, son fils Theodor assurera la direction, de l'oeuvre, mais entrera en conflit avec les autorités de l'Eglise, se séparera d'elle et deviendra le fondateur de l'Eglise Luthérienne Libre de Hanovre.

HORNING Frédéric Théodore (1809-1882)

Descendant d'une longue lignée de pasteurs luthériens, se destine très jeune à la carrière pastorale et est nommé à son premier poste en 1837. Appelé en 1846 à Saint-Pierre-le-Jeune à Strasbourg, il devient

le chef de file et fait de sa paroisse le centre du Réveil confessionnel luthérien en Alsace. Persuadé qu'une réforme de l'Eglise est possible de l'intérieur, il refuse fermement la séparation, mais devient l'âme et l'ouvrier du mouvement protestataire.

HUSCHKE Georg Philipp Eduard (1801-1886)

Juriste et théologien, il devient en 1830 avec Scheibel fondateur de l'Eglise luthérienne dissidente dite "alt-lutherisch". On lui doit les documents constitutifs de cette Eglise de caractère plutôt hiérarchisée et qui a subsisté en R.F.A. jusqu'en 1972, en ex-R.D.A. jusqu'en 1991.

HUSER Michel (1811-1881)

Pasteur du Réveil en Alsace, ami de Fr. Horning. Devient pasteur de Rothbach en 1844. Organise en 1851 la première fête des missions dans cette localité où s'installe la tradition des grands rassemblements des "protestataires" du pays de Hanau.

JAEGLE Daniel Edouard (1800-1873)

Pasteur du Réveil luthérien en Alsace. De 1824 à 1830, séjourne à Paris comme vicaire, y fréquente les frères Monod, Frédéric qui, avec le Comte Gasparin participa en 1848 à la fondation de l'Union Evangélique de France, et Adolphe, théologien acquis au Réveil, mais qui ne se sépara pas de l'Eglise officielle. Pasteur à Dorlisheim, à partir de 1830, Jaeglé est associé à toutes les entreprises de Frédéric Horning dans le combat confessionnel.

KELLNER Gustave (1802-1878)

Associé à Scheibel et Huschke dans l'histoire des "Alt-Lutheraner" (Eglise luthérienne dissidente de Silésie), il est un pasteur très pieux, aimé et populaire, de ce mouvement. Exposé aux persécutions des autorités alors qu'il était pasteur à Hönigern, il est en prison de 1834 à 1838. Oster et Diemer mentionnent son cas dans le "Moniteur" à Paris.

KEMPF Jean Martin (1861-1942?)

Né en Alsace, est envoyé, après une formation de missionnaire à Leipzig, en Inde. Se sépare de la direction de la Mission, revient en 1903 et devient, pour un temps, pasteur intérimaire de l'Eglise Evangélique Luthérienne Libre de Saxe. Contact avec le P. Loeffler lors de son départ de Mulhouse en 1904.

KOCH Christophe Guillaume (1737-1813)

Juriste strasbourgeois. Participe très activement à l'élaboration des

Articles Organiques de 1802. Enseigne le droit au Séminaire luthérien, héritier de l'ancienne Faculté de Théologie. L'ouverture de cet institut, dénommé d'abord Académie des Protestants de la Confession d'Augsbourg, eut lieu en 1803.

KRAFFT Charles Guillaume (1792-1854 ou 1857 ?)

Pédagogue au Séminaire protestant de Strasbourg. Influencé par le piétisme "affranchi, sain et vigoureux" de Blumhardt (Strohl), il édite un périodique "Christliche Mitteilungen" où il est à l'écoute des manifestations du réveil confessionnel. S'oppose à l'"enthousiasme" d'Ami Bost.

KRUEDENER Juliane, baronne de (1762-1824)

De noblesse balte, née à Riga. Egérie, à travers l'Europe de l'époque, de nombreuses personnalités politiques et religieuses. Rôle dans le réveil genevois.

LIENHARD Georges (1830-1911)

Etudes de théologie à Strasbourg. Vicariat et ordination à Paris (1864) par l'Inspecteur Louis Meyer. De retour en Alsace, il est considéré par les autorités comme "bon pour la Lorraine", à cause de son attitude confessionnelle qui le lie à Fr. Horning. Après huit années passées en Moselle, il est appelé à Offwiller et renonce en 1883 à son poste pour desservir les paroisses protestataires de Schillersdorf et Obermodern qui viennent de se constituer. Après avoir ordonné pasteur son fils qui le remplacera, il accepte de s'occuper encore de la communauté protestataire de Heiligenstein (1903-1911).

LIENHARD Georges (1867-1923)

Fils du précédent, fait ses études de théologie à Kropp au Schleswig (Allemagne) où le P.Paulsen, luthérien confessionnel, forme des jeunes gens pour les envoyer en Amérique. Appelé à succéder à son père, à Schillersdorf, il y est ordonné par celui-ci contre l'avis des autorités. Prend en charge la paroisse en 1903, quand son père se retire à Heiligenstein. Etablit le contact entre les communautés protestataires et les églises libres en Alsace à la fin de la guerre et collabore à partir de 1920 avec le P.Scherf dans la "Commission des Missions". Il fut le premier rédacteur du "Lutheraner" qui devint l'organe officiel de notre Synode. C'est à lui que nous devons aussi l'acquisition du "Bethel" à Aubure et la création de l'Association Evangélique-Luthérienne de Bienfaisance en 1921.

LOEFFLER Jacques (1825-)

D'abord vicaire de Magnus, à Bischheim, devient pasteur à Heiligenstein en 1866. D'abord de l'Eglise de la Confession d'Augsbourg, puis, après sa création, de la communauté protestataire (1869-1883). Quitte Heiligenstein en 1883 pour se retirer en Suisse. Le P.Preisach, (dont le père était instituteur à Heiligenstein en 1848), pasteur de l'ECAAL à Büst, accepte de devenir pasteur "protestataire" et lui succède à Loeffler, assurant la desserte des paroisses protestataires de Heiligenstein et de Geudertheim jusqu'en 1902. Rentre dans le ministère de l'ECAAL à cette date.

LOFFLER Jacques Adolf (1864-1925)

Fils du précédent, le P.Loeffler, Jacques Adolf, fut pasteur de la paroisse luthérienne de Mulhouse, quand celle-ci, après avoir existé depuis 1850 comme communauté protestataire, fut finalement reconnue par le Directoire. Impliqué dans l'histoire de la scission au sein de cette jeune paroisse (1904) qui aboutit à la création de la première communauté luthérienne libre en Alsace, il quitta l'Eglise officielle et se mit au service de l'Eglise Evangélique Luthérienne Libre de Saxe, y fut pasteur et président de 1919 à 1925 et mourut à Hambourg en 1925.

LOEHE Johannes Konrad Wilhelm (1808-1872)

Né en Bavière, c'est là qu'il s'engage dans la vie de l'Eglise. Après de nombreux vicariats où il se fait remarquer par ses sermons, il est appelé en 1837 à Neuendettelsau où il déploie une grande activité dans le domaine diaconal (création d'une maison-mère pour diaconesses luthériennes) et littéraire. Ses recherches portent surtout sur la liturgie et le ministère. Dans ce dernier domaine, il développe une position de tendance romanisante. Après avoir été longtemps le "pourvoyeur" en candidats au ministère du Synode du Missouri, il se sépare de Walther.

MAGNUS Jean Henri (1812-1906)

Né à Strasbourg où il fait ses études de théologie. Enseigne à Sainte-Foy-la-Grande en 1835 et y devient prédicateur en 1839. De 1842 à 1846, il est pasteur à l'Eglise Luthérienne de Paris, puis est appelé à Bischheim en Alsace. En 1848, il est délégué aux "états généraux" des Eglises de la Confession d'Augsbourg.

MALAN César (1787-1864)

De famille vaudoise établie à Genève, converti au Réveil en 1816, provoque par ses prédications puissantes l'opposition des autorités qui le destituent. En difficultés avec Empaytaz et Bost, il construit l'"Eglise du Témoignage", sans vouloir rompre avec l'Eglise officielle. Isolé, il devient prédicateur itinérant en Europe. Auteur de nombreux cantiques.

MENEGOZ Louis Eugène (1838-1887)

Pasteur à Algolsheim, près de Colmar. Collaborateur de Frédéric Horning dans le Réveil luthérien en Alsace. Père du professeur à la Faculté de Théologie de Paris, Eugène Ménégosz, qui connut et influença à Erlangen, au temps de ses études, et à Paris, en 1870, le Pasteur Stöckhardt qui devint professeur au Concordia Seminary de Saint-Louis.

MEYER Louis (1809-1867)

Né à Montbéliard. Influencé par la famille Monod qui sympathisait avec les Eglises évangéliques (libres!) de France. Devint deuxième pasteur aux Billettes, en 1837, et succéda comme premier pasteur à son collègue Verny, quand ce dernier mourut en 1854. Accéda aux fonctions de président du Consistoire. Comme tel, il fut un partenaire de Frédéric Horning dans son combat confessionnel. surtout jusqu'en 1871 et particulièrement dans ses démêlés avec le Directoire au sujet de Heiligenstein. S'occupant des pauvres immigrés de Hesse, il fonde, avec le concours de pasteurs envoyés d'Allemagne (Bodelschwing en particulier) la paroisse Saint-Marcel.

MULLER Fritz (1893-1982)

Fils d'un des militants protestataires de Lembach, il part aux Etats-Unis pour ses études de théologie. Revient après la guerre et se trouve appelé par la paroisse vacante de Mulhouse. Au service du Synode des églises évangéliques luthériennes libres, créé en 1927, il en devient le président après le départ du P.Strasen, en 1930. Quitte l'Alsace en 1948 pour accepter un appel aux Etats-Unis.

NEFF Felix (1798-1827)

Comme sergent de la milice genevoise, doit défendre l'Eglise du Bourg-de-Four contre des manifestations hostiles. Eveillé à la foi par la lecture de la Bible, est en contact avec cette Eglise, mais aussi avec les Wesleyens venus sur le continent. Actif essentiellement comme prédicateur itinérant (Grenoble, Mens, Briançon). Auteur du cantique "Ne te désole point, Sion".

OBERLIN Jean Frédéric (1740-1826)

Né à Strasbourg. Etudes de théologie luthérienne. Pasteur à partir de 1767 jusqu'à sa mort à Waldersbach (Ban-de-la-Roche). Pour son oeuvre, autant sociale que spirituelle, a été surnommé le "patriarche du Ban-de-la-Roche". Les gens l'appelaient "papa Oberlin".

OSCHMANN Adolphe (1831-1903)

Pasteur du Réveil alsacien à Weiterswiller en 1876, il dessert aussi la

paroisse de l'Eglise de la Confession d'Augsbourg d'Obersultzbach, où un instituteur, Adam Cron, a beaucoup contribué à affermir confessionnellement la population. Un libéral ayant été nommé en 1904 pour lui succéder, un groupe important de paroissiens forment, pour rester fidèles à l'enseignement reçu, une paroisse libre qui sera desservie à partir de 1905 par le Pasteur Lienhard de Schillersdorf.

OSTER Philippe Jacques (1804-1848)

Né à Strasbourg . Y fait des études de théologie et s'engage dans le mouvement confessionnel avec son ami Diemer. Le Directoire de l'Eglise lui refusant une nomination pastorale, il s'engage dans le travail missionnaire parmi les Juifs en France. Traces de son passage à Lyon, Bordeaux, Marseille et surtout Metz où il a sa résidence. Joue un rôle dans le regroupement des Luthériens de Mulhouse qui formeront par la suite la première paroisse protestataire alsacienne. En 1845, il se met au service des "Alt-Lutheraner", s'expatrie avec un groupe en partance pour l'Australie et meurt pendant le voyage. Son fils devient pasteur et l'un des premiers présidents d'une église luthérienne en Australie.

PERA Luther (1882- ?)

D'origine perse, Pera devient missionnaire luthérien en Iran, pour la Société des Missions de Leipzig (?) soutenu par Fr. Horning et ses amis. Dans l'impossibilité d'y poursuivre son travail, après la guerre 1914-18, vient en Alsace où il occupe un poste pastoral de 1920 à 1926. Quitte l'Europe pour aller desservir aux Etats-Unis une communauté arménienne qui s'est sans doute ralliée au Synode du Missouri. Son fils devenu pasteur de ce Synode, devait diriger le Centre d'Etudes Théologiques de Châtenay-Malabry, dans ses tout premiers débuts en 1953. Est remplacé, à son retour en Amérique, par le P.Wolff.

PFEFFEL Gottlieb Konrad (1763-1809)

Poète protestant de Colmar. Pédagogue de renom, il crée dans sa ville une école militaire pour aspirants-officiers protestants (qui sont exclus des écoles militaires françaises!). Joue un rôle important dans l'histoire de l'Eglise luthérienne colmarienne.

PORTALIS Jean Etienne Marie (1745-1807)

Juriste français, conseiller du Premier Consul Bonaparte et de l'Empereur Napoléon I^{er}. Fut Ministre des Cultes de l'Empire. Négocia le Concordat de 1801 avec Pie VII et, avec les Eglises protestantes, les Articles Organiques de 1802.

PREISS Johannes

Originaire de Dresde, il est en fonction administrative à Strasbourg de 1880 à 1918, jusqu'au moment de l'annexion. Luthérien de l'Eglise Libre, il devient avec sa famille le noyau d'une petite paroisse desservie à Strasbourg par le Pasteur Willkomm de Mulhouse.

PYT Henry

Membre de la "Société des Amis" réunissant des étudiants "convertis" de Genève, puis de la "Société Evangélique" de la ville, est connu surtout comme prédicateur itinérant dans les pays de langue française. Très strictement orthodoxe, il voulait cependant que l'Eglise soit une "institution-hôpital" d'où ne serait exclu aucun "malade".

RUHLAND Carl Friedrich Theodor (1836-1879)

De descendance huguenote, Ruhland qui s'était expatrié en 1857 d'Allemagne à Saint-Louis (USA) où il fit ses études de théologie, devint pasteur du Synode du Missouri. Il revient à Dresde en 1872 pour desservir la première communauté luthérienne libre de Saxe. Pasteur à Planitz de 1873 à 1879, il est, à partir de 1876, le premier président de l'Eglise Evangélique Luthérienne Libre. Décède accidentellement au cours d'un voyage aux USA, près de Detroit.

SCHAITBERGER Joseph (1658-1733)

Mineur en pays de Salzbourg et homme de profonde connaissance biblique, fut obligé en 1685, avec tous les protestants du pays de s'exiler. Par ses lettres ("Sendbriefe") il exerça une profonde et salutaire influence sur ses compagnons d'infortune. Ces lettres devinrent au temps du Réveil la lecture de beaucoup de croyants.

SCHEIBEL Johann Gottfried (1783--1843)

Pasteur en 1807, professeur de théologie à Breslau en 1811, il est suspendu de ses fonctions en 1830 par les autorités ecclésiastiques qui n'admettent pas sa position confessionnelle concernant l'Union voulue par le Roi de Prusse. Quitte la Silésie et se réfugie en Bavière. Il fut l'un des initiateurs de l'Eglise dissidente des "Alt-Lutheraner".

SCHERF Paul (1887-19)

Né en Allemagne, il va faire ses études de théologie à St.Louis (USA). Devient pasteur du Synode du Missouri en 1912. De 1921 à 1925, il est pasteur à Heiligenstein et préside la Commission des Missions qui coordonne, avant la création de notre Synode, le travail des différentes paroisses. En 1925, il accepte un appel à Leipzig et retourne aux USA en 1929.

STEPHAN Martin (1777-1846)

Né en Moravie, pasteur d'une paroisse d'émigrés moraves à Dresde en 1810. Suspendu de ses fonctions en 1837, il émigre l'année suivante avec 800 adhérents de son mouvement de réveil aux USA. Exclu de la communauté saxonne-missourienne en 1839.

STOECKHARDT Karl Georg (1842-1913)

Après ses études de théologie, et à la recherche d'un emploi, est appelé en 1870, par son ami d'études Eugène Ménégoz, fils du pasteur protestataire d'Algolshheim, à Paris où il devient pasteur suppléant de la communauté luthérienne de langue allemande, mais doit quitter la ville à cause de la guerre, puis accepte des fonctions universitaires à Erlangen. En 1876, il rejoint le mouvement qui a mené à la création de l'Eglise Evangélique Libre, devient pasteur à Planitz, puis professeur au Concordia Seminary à Saint-Louis (USA).

STRASEN Martin W.

A la suite des sollicitations des paroisses de Woerth et Lembach, Martin W.Strasen, qui vient d'achever ses études théologiques à St.Louis est "attribué" au travail en Alsace par la Commission ad hoc du Synode du Missouri. Il dessert les deux paroisses de 1921 à 1926, puis celle de Strasbourg, jusqu'à son retour aux Etats-Unis en 1929. Fut le premier président du Synode. C'est beaucoup à lui que sont à attribuer les éléments de décoration de la chapelle de Strasbourg (vitraux, autel, lustre). Par la suite il fut pasteur d'une paroisse du Synode du Missouri à Milwaukee, puis, en 1949, il fut envoyé au Brésil, où il enseigna au Séminaire de l'Eglise-soeur.

VERNY (1803-1854)

Principal du collège de Mulhouse en 1830, il est influencé par Vinet, à l'époque professeur à Bâle. Appelé à Paris pour succéder au Pasteur Goepf en 1835, à l'Eglise des Billettes, il est un ardent défenseur du Réveil. Subit cependant une crise et s'éloigne de la stricte orthodoxie luthérienne. Initiateur du Recueil de Cantiques de la Confession d'Augsbourg de Paris.

VINET Alexandre (1799-1847)

Professeur de théologie à Bâle et à Lausanne. Hésitant d'abord, en raison des extravagances qui s'y manifestaient, se joint plus tard au mouvement du Réveil et devient un des initiateurs de la création de l'Eglise Libre du pays de Vaud (1845).

WALTHER Carl Ferdinand Wilhelm (1811-1887)

D'origine saxonne, pasteur en 1836, adhère au mouvement de réveil du Pasteur Stephan et émigre avec lui en 1838 aux USA. Avec les

collègues qui ont démasqué les menées de ce dernier, il rassemble les émigrés et devient co-fondateur du Synode du Missouri. Président de ce Synode de 1847 à 1850, puis de 1864 à 1878, et professeur au Concordia Seminary, il est un théologien très actif, clairvoyant et obstiné dans le combat pour la fidélité confessionnelle et contre l'unionisme.

En 1860, il est de passage à Strasbourg où il prend contact avec la famille Horning. Se déclare impressionné par la lecture d'une biographie d'Oberlin.

WEYERMULLER Frédéric (1811-1877)

Epicier à Niederbronn-les-Bains, combattant infatigable et efficace, à côté de Fr. Horning, pour la cause du Réveil luthérien en Alsace. Prédicateur laïc, il remplace ses amis pasteurs, en particulier pour les enterrements de "protestataires", là où les règlements interdisent aux pasteurs d'intervenir. Auteur de nombreux cantiques.

WICHERN Johann Hinrich (1808-1881)

Un des initiateurs des oeuvres sociales du Réveil piétiste en Allemagne. Créé en 1838 un institut appelé "Rauhes Haus" pour enfants exposés à la déchéance et qui sont regroupés en "familles". Son innovation est surtout la création de centres de formation pour ouvriers sociaux qui se destinent aux oeuvres de charité chrétienne.

WILLKOMM Martin (1876-1946)

Fils d'un missionnaire, né en Inde, il devient pasteur de l'Eglise Evangélique Luthérienne Libre de Saxe. Dessert, à partir de 1905, la première Eglise Luthérienne Libre d'Alsace à Mulhouse, et une vaste diaspora qui s'étend jusqu'à Milan en Italie. Pasteur également des paroisses de Strasbourg et de Lembach. Est obligé de quitter l'Alsace en 1919. Par la suite, deviendra Recteur du Séminaire Théologique de son Eglise à Kleinmachnow, dans la banlieue de Berlin.

WILLM Jean (1831-1914)

Président de la paroisse protestataire de Heiligenstein dont il avait été un des fondateurs en 1869. Co-fondateur de la Société pour Immeubles et Oeuvres de la Mission Intérieure de Fr. Horning, charpentier de métier, il se fit constructeur de nombreuses maisons pour le service des communautés luthériennes qui allaient voir le jour. En particulier du presbytère-église de Heiligenstein et de la fondation Bethléhem à Cronenbourg. D'après son testament, notre Eglise aurait pu être détentrice de la part importante qu'il détenait dans les biens de la société.

WYNEKEN Friedrich Conrad (1810-1876)

Part en Amérique avec une bonne formation pédagogique et théologique, pour rassembler et desservir pastoralement les émigrés luthériens allemands qui ont perdu le contact avec leur Eglise. Itinéraire aventureux qui le mène à Fort Wayne où, avec l'aide de Luthériens allemands, il crée un séminaire pour la formation de pasteurs. Se rattache en 1848 au Synode du Missouri et en devient le président de 1850 à 1864.

ZINZENDORF Nicolas Louis, comte de (1700-1760)

D'origine luthérienne, influencé par le piétisme, devient le fondateur et le chef des "Frères Moraves" qui influencent fortement la vie religieuse en Europe (et même en Amérique) dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Est présent par des "unités de Frères" en Alsace où les autorités ecclésiastiques lui sont fermement opposées.

ZORN Carl Manthey (1846-1928)

Quitte l'Eglise unioniste pour rejoindre l'Eglise luthérienne en 1871 et se prépare à être missionnaire à Leipzig. Travaille de 1876 à 1881 aux Indes et se distance du Directoire de la mission pour cause de dissensus doctrinal. Devient pasteur du Synode du Missouri à Sheboygan.